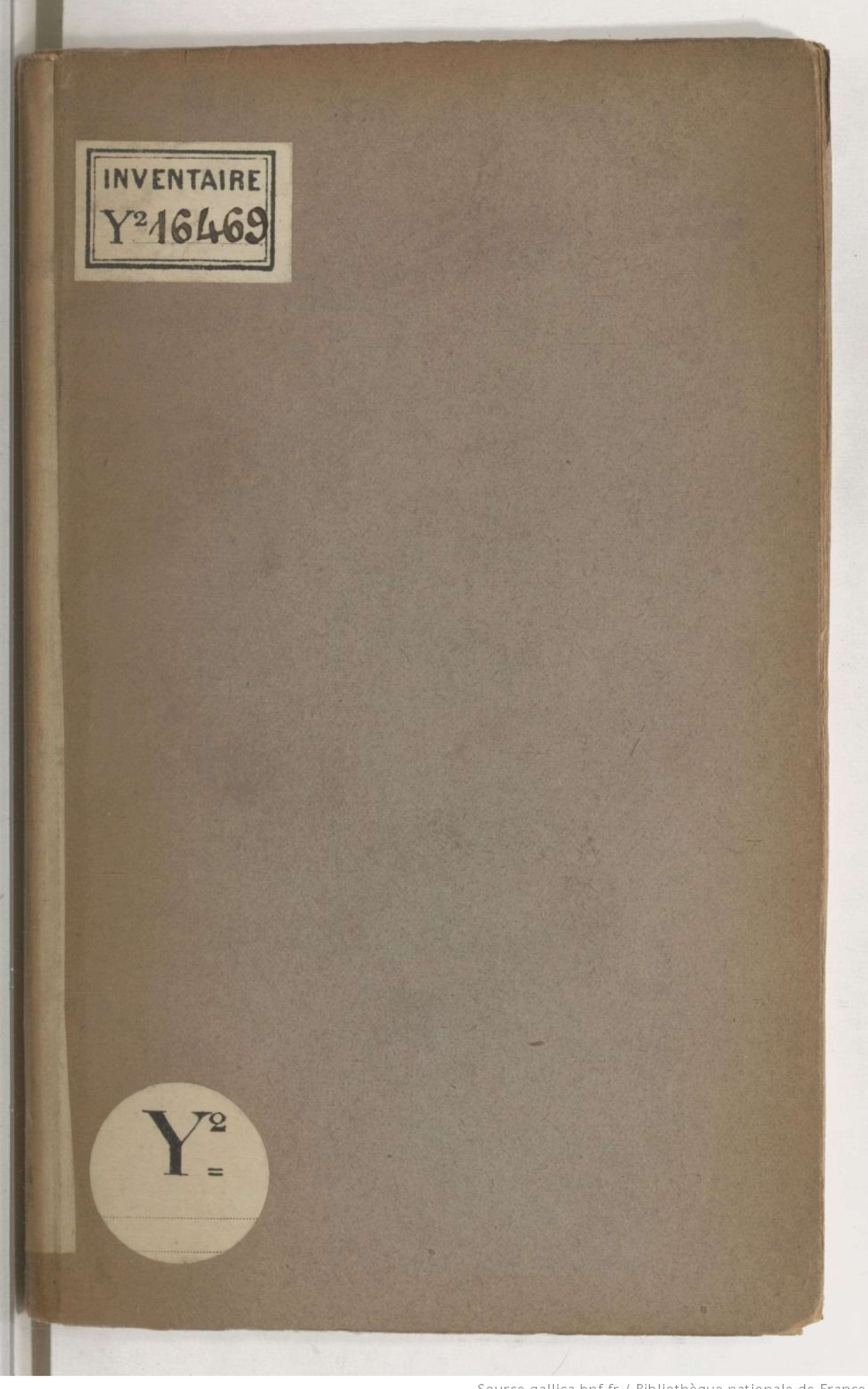
Monsieur Pélican, ou l'Homme veuf et le célibataire, par Amédée de Bast




INVENTAIRE
Y² 16469
Y²

MONSIEUR PÉLICAN,

OU

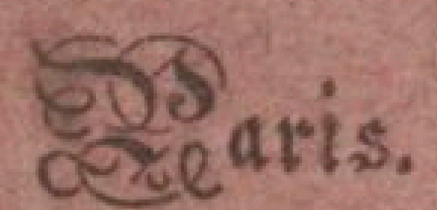
L'HOMME VEUF ET LE CÉLIBATAIRE,

PAR AMÉDÉE DE BAST.

Chremès, vos affaires vous laissent-elles assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères et qui ne vous regardent nullement ?

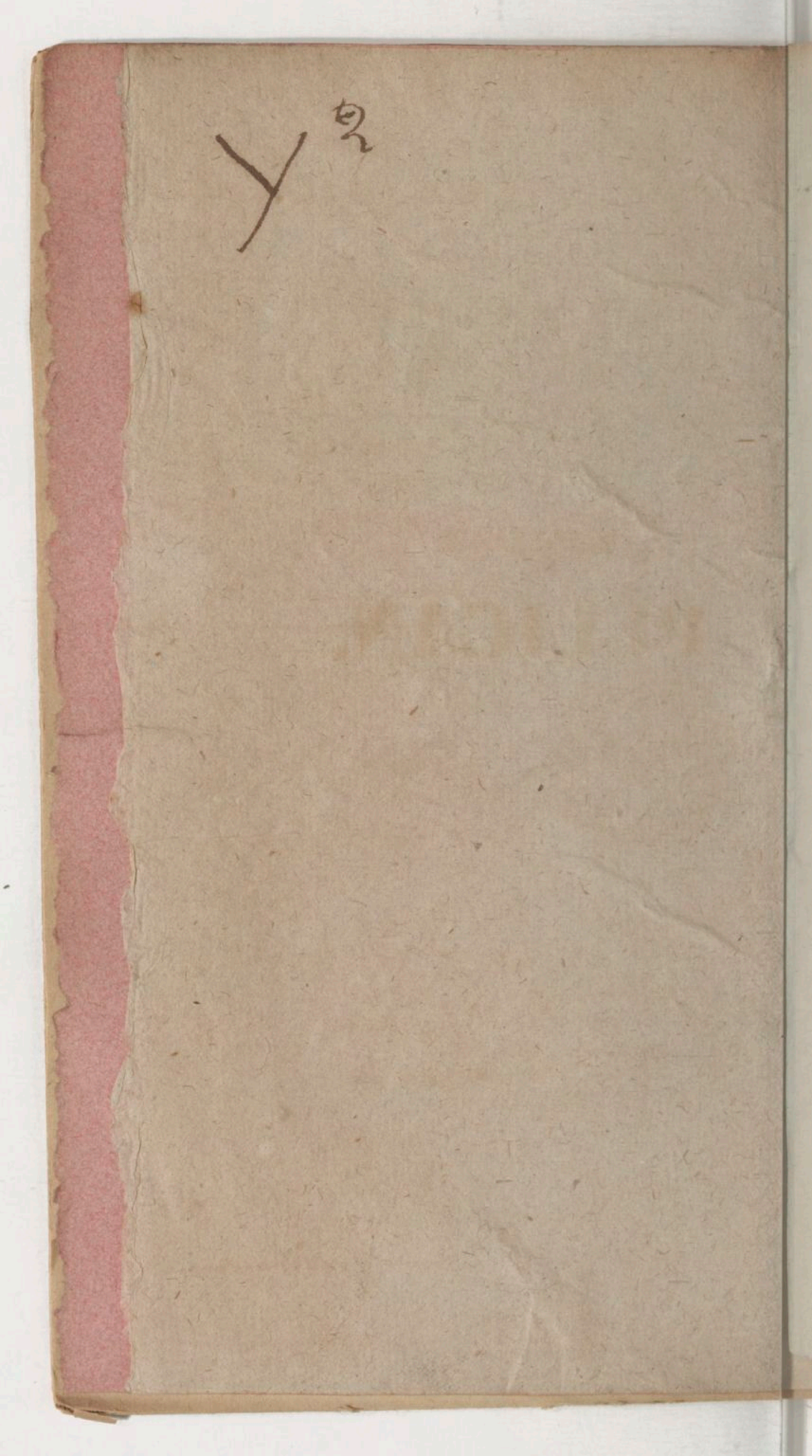
TÉRENCE. — *Lheautontimorumenos.*

TOME PREMIER.



A. POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS, 47;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, 61;
SCHWARTZ ET GAGNOT.

1837.



MONSIEUR

PÉLICAN.

ROMANS DE L'AUTEUR.

—

LA TÊTE NOIRE,	4 vol.
LA PETITE NIÈCE DE NINON,	4
LA COURTISANE DE PARIS,	4
L'ENFANT DE CHOEUR,	1
LES DEUX VÉTÉRANS,	4
LE PERRUQUIER DU GRAND DUC,	4
LA CONSPIRATION DES MARMOUZETS,	4
LE CLOCHER DE SAINT-JACQUES,	4
MALFILATRE,	4
LE TESTAMENT DE POLICHINELLE,	4
LE MAMELUCK DE LA GRENOUILLÈRE,	4
LES CARROSSES DU ROI.	4

SOUS PRESSE.

M. PÉLICAN,	4
LE CHAT DE L'ÉVÊCHÉ,	
LES CHEVALIERS DE L'ARQUEBUSE;	4
L'AS DE TRÈFLE,	4
L'HOTEL DE SENS.	4

MONSIEUR

PÉLICAN,

OU

L'HOMME VEUF ET LE CÉLIBATAIRE,

PAR AMÉDÉE DE BAST.

> Chremès, vos affaires vous laissent-elles assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères et qui ne vous regardent nullement ?
>
> TÉRENCE. — *L'heautontimorumenos.*



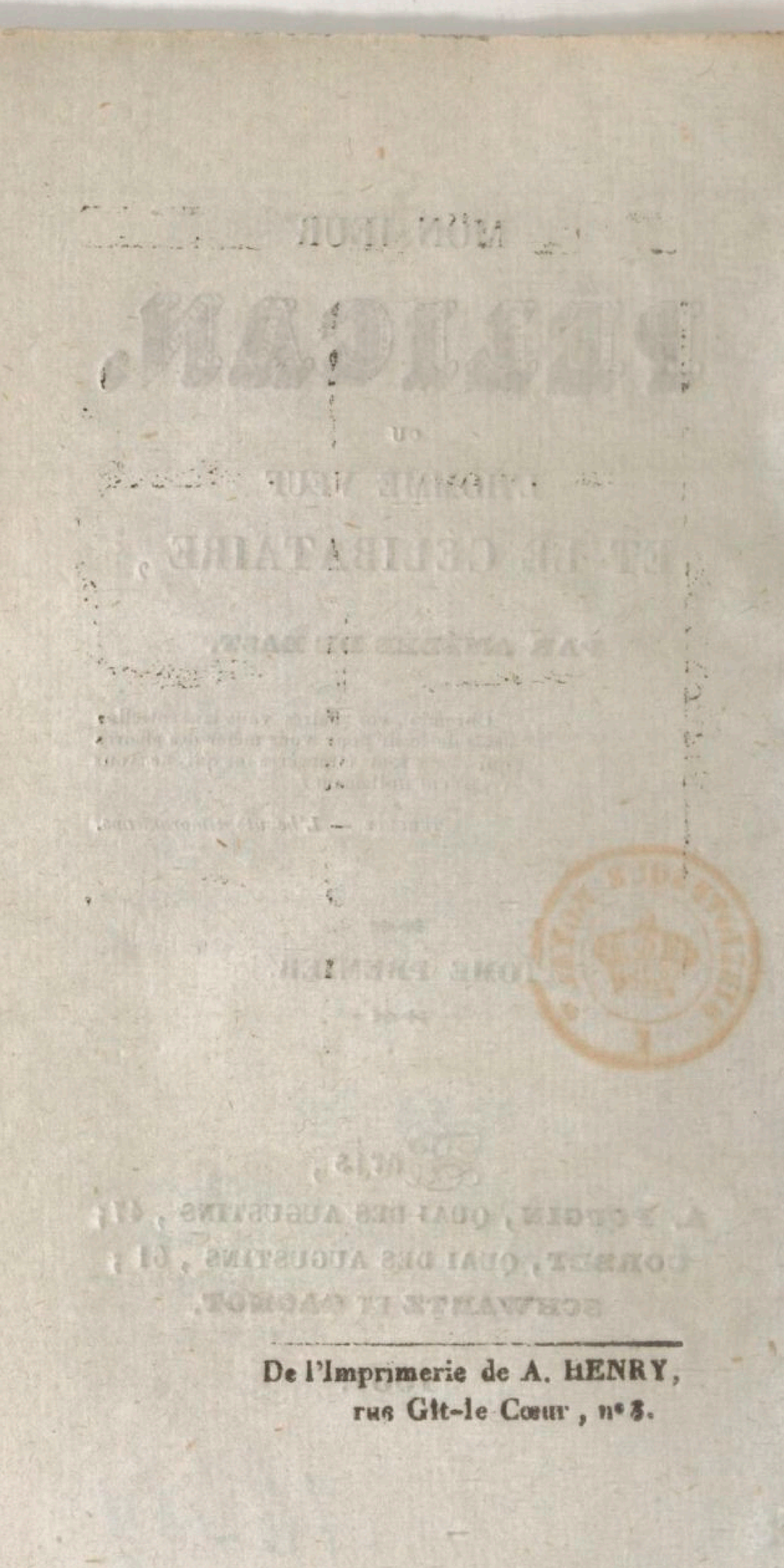
TOME PREMIER.

Paris,

A. POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS, 47; CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, 61; SCHWARTZ ET GAGNOT.

1837.





De l'Imprimerie de A. HENRY,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

Monsieur Pélican

OU

L'HOMME VEUF

ET

LE CÉLIBATAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

—

LA PATROUILLE.

Minuit sonne à l'église de Saint-Gervais : les boutiques sont fermées, le silence commence à régner, de la place de la Bastille à la place de

Grève. Quelques amateurs de spectacle reviennent à grands pas chez eux en fredonnant les refrains de l'opéra nouveau ; des groupes de cinq à six promeneurs de nuit, à figures sinistres, occupent de loin à loin le revers du ruisseau; ils parlent un langage que les honnêtes gens ne comprennent guère ; ils sifflent même de temps à autre... Les pas pesants des chevaux les avertissent de l'arrivée d'une ronde..... Ils se dispersent pour se réunir bientôt à la lueur du premier réverbère, et le pavé devient libre.

Un jeune homme, la chevelure en désordre, l'œil en feu, s'arrête à une porte de la rue Saint-An-

toine, et y frappe à coups redoublés. Personne ne répond : Il reprend le marteau et va de nouveau ébranler les vitres de la maison, quand un homme d'une soixantaine d'années, en robe de chambre et en bonnet de nuit, ouvre une fenêtre du second étage, et dirigeant avec sa main les rayons lumineux d'une bougie sur la physionomie du perturbateur, lui demande d'une voix aigrement impérative ce qu'il veut à une pareille heure.

— Ouvrez-moi de grâce, Monsieur, lui répond le jeune homme, je vous aurai toutes les obligations du monde.

— A quel titre, Monsieur, s'il vous plaît ? répartit l'homme au bonnet de coton ; tous mes locataires ont des passe-partout, et je ne crois point que vous habitiez chez l'un d'eux.

— Non, Monsieur, mais ouvrez-moi, je vous en conjure, Élisa est à la mort, une minute de retard et je vais peut-être la perdre.

— Permettez donc, Monsieur, il est certainement bien fâcheux que mademoiselle Élisa soit à l'article de la mort, mais je ne vois pas si, en entrant ici, vous pourrez la sauver.

— Les secours d'une sage-femme l'arracheront sans doute aux tour-

ments qu'elle endure... De grâce, Monsieur, ouvrez-moi.

— Comment, d'une sage-femme ! !.... Oh ! je commence à comprendre, c'est donc une sage-femme que vous demandez ?

— Au nom du ciel, Monsieur, ne me faites pas plus de questions, et, par humanité, avertissez la sage-femme, qui habite cette maison, puisque vous ne voulez pas m'ouvrir, que je l'attends ici.

— Ah ! c'est madame Duchamp, la sage-femme que vous demandez ? C'est bien différent, ma foi. Eh bien ! Monsieur, elle est déménagée d'hier.

— O ciel ! !

— Hier, à trois heures après midi, elle a emporté le reste de ses meubles : son tableau est resté, par exemple, mais je pense qu'elle le fera enlever demain ; je ne souffrirais pas, d'ailleurs, qu'il restât là plus long-temps, parce qu'il peut faire naître des méprises...

— Un mot, Monsieur ; savez-vous la nouvelle adresse de madame Duchamp.

— Son adresse ? oui, parbleu ; je crois qu'elle loge à présent rue de la Mortellerie, n° 378 ; c'est là du moins.... Attendez, je pense avoir là sa carte, je vais vous la descendre.

L'orateur se retire en effet de la fenêtre, qu'il referme avec soin, et se met en devoir de descendre, mais le jeune homme est déjà parti pour la rue de la Mortellerie. L'officieux propriétaire entre-baille sa porte d'allée pour passer la carte indicative à l'inconnu. Il n'y a plus personne. Il va se retirer, quand un objet, laissé sur le pavé, attire son attention ; il va le ramasser, c'est un chapeau. Par une fatalité inconcevable un coup de vent souffle la lumière et pousse la porte avec fracas : voilà notre obligeant hors de chez lui à une heure du matin, en pantoufles, en caleçon, en robe de chambre, en

bonnet de nuit, tenant un chapeau d'une main et un bougeoir de l'autre.

Il faisait froid, la lune était dans son plein, et le vent agitait indistinctement les poulies des lanternes, les chandelles de bois de l'épicier, les plats du potier d'étain et les écritaux des maisons à louer, ce qui ne faisait pas un concert fort agréable.

Notre brave bourgeois réfléchissait au parti qu'il devait prendre, et balançait intérieurement à appeler sa servante Nanette qu'il avait déjà réveillée vers les dix heures du soir, quand deux hommes à moitié ivres s'approchent de

lui, et lui demandent l'heure qu'il est.

— Passez votre chemin, est la seule réponse qu'il se croit obligé de faire.

Loin de s'en contenter, les deux compagnons se rapprochent de l'honnête citoyen, et l'un mettant une main sur le chapeau, l'autre sur le bougeoir, ils tentent de s'en emparer de vive force.

Comme Alexandre sur les remparts de Persépolis, notre homme s'adosse contre sa porte et réunissant tous ses efforts pour tirer à lui le bougeoir, parvient à le dégager et à s'en faire une arme dé-

fensive. Cependant les attaques deviennent plus vives, la victoire va se déclarer pour le plus grand nombre, quand des casques de sapeurs-pompiers brillent au loin sur la chaussée. Au voleur!! au voleur! crie d'une voix de Stentor, le bourgeois à qui cette apparition rend une partie de sa force. La patrouille se met au pas accéléré et arrive sur le lieu de la scène.

Quel spectacle singulier frappe les yeux du caporal. Un homme en robe de chambre, armé d'un chandelier et le chapeau à la main, se débattant contre deux individus dont les figures rebarbatives por-

tent des traces récentes de violence. Les trois combattants élèvent alors la voix et veulent expliquer leur affaire : suivez-moi au poste voisin de la garde nationale, s'écrie le caporal, c'est là, et non au milieu de la rue, qu'on vous écoutera.

Contre la force il n'y a pas de résistance ; le trio tremblant suit l'avis qu'on lui donne et marche vers le corps-de-garde.

Le trajet heureusement n'est pas long : on arrive au poste de Biragues, situé en face de l'église nouvelle de Saint-Paul ; de cette église bâtie par le cardinal de Richelieu, et où le maître de Louis XIII et de

la France s'amusait à dire la messe entouré de ses mousquetaires.

La patrouille se fait reconnaître et entre avec sa capture.

CHAPITRE II.

LE CORPS-DE-GARDE.

Un poste de gardes nationaux est un véritable monde qui a ses moralistes, ses turlupins, ses narrateurs, ses matamores et ses gobe-mou-

ches. Les moralistes se tiennent autour du fauteuil de l'officier avec les narrateurs, c'est à proprement parler la partie aristocratique de la garde montante.

Les turlupins ou les mystificateurs, se rangent autour du poële.

Les matamores, la tête haute, le jarret dégagé, la parole leste, se groupent autour du tambour, vieux soldat assez ordinairement, qui raconte les combats, engagements, batailles, auxquels il a assisté, au moins en rêve. Les *b* et les *f* voltigent dans cette belliqueuse fraction du poste où on juge en dernier ressort les marches de flanc de Masséna à la bataille

de Zurich et l'attaque par le centre de Bonaparte à la bataille de Marengo.

Les gobes-mouches se tiennent sur le lit de camp.

Cette fois, il n'y en a que deux dans tout le poste, et ils s'entretiennent ainsi, placés sur les planches bises comme des harengs sur un gril.

PREMIER GOBE-MOUCHE.

—Parbleu, Monsieur, voilà un temps bien désagréable ; de la pluie, du soleil, du chaud, du froid, du sec, de l'humide, il n'y a plus moyen de s'y reconnaître. Pour un peu, je réaliserais mes ca-

pitaux, et je me retirerais en Italie, pays chaud, fertile, bien boisé, bien couvert de bois, ça me conviendrait.

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

—Qu'est-ce que vous dites donc, avec votre Italie? c'est ma foi quelque chose de beau que ce pays-là ; on y étouffe, on y sue sang et eau, beaucoup de bois, beaucoup de charmilles, beaucoup de forêts même si vous voulez, d'accord, mais pas une rivière un peu propre, pas un fleuve un peu décent...

PREMIER GOBE-MOUCHE.

—Bah! il est bon là le lapin. Et le Pô et le Tibre et l'Eridan et .....

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

— Halte, je vous arrête : votre Pô et votre Eridan c'est la même chose; quant à votre Tibre, c'est un ruisseau infect dans le genre de la rivière des Gobelins sur laquelle je n'ai jamais voulu mettre le pied. Les poètes vous font avaler de fameux goujons avec leurs descriptions emphatiques. La vérité est...

PREMIER GOBE-MOUCHE.

—La vérité est..... excusez si je vous interromps, que le climat de la France est totalement changé depuis trente ans : tenez, depuis la première expédition de Pilâtre-

Desrosiers, je me souviens qu'en quatre-vingt-dix j'étais à l'heure qu'il est en plein exercice. Je courais à droite, à gauche, je revenais toujours chargé comme un mulet. Aujourd'hui ce n'est plus cela, on ne trouve plus rien, tout le monde s'en mêle : les forêts sont ravagées, les récoltes sont respectées, les paysans sont armés, les gendarmes sont indisposés ..... bah .... bah......

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

— Moi, je trouve que le soleil n'éclaire juste ni plus ni moins qu'autrefois ; je trouve que l'eau ne coule ni plus rapidement ni plus

lentement, au contraire je suis porté à croire que les grosses eaux que nous avons eues depuis vingt ans ont en fertilisant les terres....

PREMIER GOBE-MOUCHE.

—Oui, en inondant les habitations et noyant les bestiaux.....

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

—Permettez : ont, en fertilisant les terres, bonifié diverses espèces de poissons ; vous prenez aujourd'hui de bien plus belles familles : la carpe a gagné, l'anguille a frayé, le goujon a augmenté : ça va bien.

PREMIER GOBE-MOUCHE.

— Oui, mais si l'époque ac-

tuelle est le triomphe du brochet et l'âge d'or de la carpe, elle est le siècle de fer du lièvre, et le point de décadence du lapin. Ça va mal.

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

— Vous prenez bien chaudement les intérêts du gibier.

PREMIER GOBE-MOUCHE.

— Mais vous prenez aussi bien vertement la défense du poisson ?

DEUXIÈME GOBE-MOUCHE.

— Je pêche !

PREMIER GOBE-MOUCHE.

— Et moi je chasse !

Près du grand fauteuil de cuir de l'officier, un moraliste s'exprimait ainsi :

— Autrefois la calomnie n'aiguisait guère ses traits qu'à la Cour. La médisance était invariablement parquée dans les cloîtres et dans la classe marchande. Aujourd'hui calomnie et médisance courent les rues comme l'émeute, on les trouve partout, et, à ce propos, il faut que je vous conte le dialogue suivant, que j'ai entendu l'autre jour entre le facteur de la petite poste et ma portière.

LE FACTEUR.

— C'est un homme à chapeau à corne.

LA PORTIÈRE.

— Un jeune homme ?

LE FACTEUR.

—Non. Il a passé la soixantaine.

LA PORTIÈRE.

— Il porte des lunettes vertes, et ne marche jamais sans un parapluie à canne.

LE FACTEUR.

— Justement, c'est lui qui vient voir madame Léveillé de six à neuf heures du soir quand son mari est au spectacle, et de dix à onze heures du matin, quand il est à son bureau.

LA PORTIÈRE.

— Vous y êtes actuellement.

LE FACTEUR.

— Bon! je croyais que c'était ce jeune officier qui...

LA PORTIÈRE.

— Eh bien oui! c'est son cousin.

LE FACTEUR.

— Ou bien ce grand sec et long précepteur à conserves jaunes...

LA PORTIÈRE.

— C'est son filleul.

LE FACTEUR.

— Ou encore ce gros avoué

de première instance, si distrait, qui vient quelquefois en robe de palais et en bonnet de nuit, ou en redingote à brandebourgs avec son bonnet carré sur sa tête.

LA PORTIÈRE.

— C'est son oncle.

LE FACTEUR.

—Peste! la belle famille, madame Laprune... Mais j'oubliais, j'ai trois lettres à vous donner.

LA PORTIÈRE.

— C'est...?

LE FACTEUR.

— Neuf sous, elles sont de Paris. Je me sauve, je serai en retard,

et il faut absolument que j'aille dîner au bureau D... Adieu, madame Laprune.

LA PORTIÈRE.

— Adieu M. Maigrelet.

Ma présence avait interrompu la conversation de ma portière et du facteur. Je me savais mauvais gré d'avoir brusquement rogné la part de la médisance; mais je pensai que le diable n'y perdrait rien, et que, semblables à ces journaux désireux de suspendre la curiosité du lecteur, pour quelques articles piquants, les deux interlocuteurs s'étaient dit tout bas : la suite au prochain numéro. D'ailleurs, je savais

fort bien de qui ils voulaient parler, et, mieux que personne, j'aurais été en état de fournir des matériaux à leur biographie dominicale. Depuis vingt ans je connais l'ami du voisin (l'ami en chapeau à cornes et à parapluie vert s'entend), et il me serait facile de faire sa notice nécrologique, sans avoir besoin de communications particulières ; la voici.

M. Dutilleul est un ancien greffier au parlement de Paris ; mais il n'est pas de ces greffiers qui sentent l'encre et la cire noire d'une lieue à la ronde, c'est un greffier civilisé. Il passait pour un sybarite il y a quarante-cinq ans dans la grande

chambre, et aujourd'hui, malgré ses soixante-dix hivers, il a encore la tournure, les manières et la vivacité d'un jeune homme : hormis le parapluie à canne et le chapeau à cornes qu'il n'a jamais voulu quitter, l'illusion est complète. M. Dutilleul a douze bonnes mille livres de rente ; mais il n'aime point ses parents; il est veuf, il n'a point d'enfants; il lui faut des amis, des soins, des distractions : il trouve tout cela chez Léveillé dont il fit la connaissance au café de la régence, et qui s'estime fort heureux d'avoir conservé l'estime et l'amitié d'un vieux garçon (car de veuf à vieux garçon il n'y a que la

main) qui n'a d'autres sensations, d'autres plaisirs que ceux qu'il goûte au foyer de l'amitié. M. Léveillé a beaucoup d'ordre, mais l'ordre est une bien petite vertu lorsqu'elle s'exerce sur cinquante louis d'appointements sur lesquels encore il y a une retenue de six pour cent. L'amitié, cette divinité au cœur de feu, à la main de fer, au cerveau de glace, pourvoit à tout. C'est l'amitié qui fait manger des homards et des huîtres à M. Léveillé; c'est l'amitié qui offre à madame Léveillé, l'hiver le chapeau de velours, l'été la redingote de perkale; c'est l'amitié qui embaume la poularde du Mans

avec les truffes du Périgord, chaque année à la Saint-Jean, à la fête de monsieur et madame Léveillé; c'est l'amitié qui octroie le bourrelet au dernier né, et la croix d'or à la petite fille de cinq ans et demi; c'est enfin l'amitié dans cette heureuse maison qui tient la broche en permanence, qui écume le pot, qui consolide la marmite, qui met le vin en bouteilles et qui pose sur des bases inébranlables la concorde et la prospérité du ménage. En vérité, est-il au monde un sentiment plus noble, plus désintéressé que l'amitié ?

Maintenant, langues de vipères, donnez un libre cours à vos obser-

vations malignes, à vos impudentes remarques. Dites, dites bien haut que madame Léveillé s'occupe trois fois par semaine à ourler les jabots de M. Dutilleul, dites qu'à peine arrivé dans le salon, madame Léveillé brosse son chapeau à cornes, dites encore que son mari va souvent au spectacle avec des billets donnés par son ami; dites, dites toujours, il y a des oreilles affamées de calomnies. Mais que ferez-vous? à quoi aboutiront vos vains projets dictés par la malveillance, peut-être par une jalousie secrète? rien sans doute.. Je pense, quant à moi, que toutes les concessions qu'on fait à l'amitié sont excellentes dans leurs

effets et respectables dans leurs principes, et je ne pense pas cela tout seul ; mon voisin, M. Léveillé, pense comme moi. Qu'avez-vous à dire ?

— Rien.

— Taisez-vous donc et vivez en paix.

Un second moraliste, vraie caricature ambulante, prend la parole et dit :

— Notre extrême civilisation rend la mode complice de ses affreuses perversités. Quel philanthrope, quel homme charitable, par exemple, ne frémira pas en voyant passer par la rue, l'hiver, un citadin couvert d'un énorme morceau de drap, taillé en carrik ou en

manteau ? avec le prix de cette étoffe, trois malheureux pourraient hardiment se vêtir et braver les rigueurs de la saison. L'égoïste chargé de cet amas de laine a l'air d'insulter à la misère publique ; il se drape, il se retourne, il se cache dans les plis de son vaste vêtement, et coudoie le pauvre qui grelotte sous le léger tissu arraché à l'avare bienfaisance. Hommes riches, jouissez en paix des trésors que vous a départis l'aveugle fortune ; rassemblez autour de vous tous les raffinements de l'égoïsme ; mais de grâce évitez les parallèles que l'on pourrait faire ; ne faites pas sentir à l'indigent le poids

des contrastes. Le pavé de l'Etat lui est abandonné comme à vous ; que ce pavé ne vous serve pas de Louvre où vous étaliez fastueusement les produits de votre luxe assassin. Qui sait ? la vue journalière de pareils objets a peut-être traîné plus d'un malheureux sur les bancs de la Cour d'assises. Ah ! n'ôtez pas au pauvre, il pourrait trop vous en coûter, la patience de sa misère et de sa faim, et n'insulter pas à sa pénible position en le poussant à la honte.

Mon ami Cléon a cela de bon qu'il pourrait se promener pendant des semaines entières du jardin du Roi à la Madeleine, et de

la Madeleine au faubourg Saint-Jacques, sans éveiller la plus petite jalousie ; son extérieur est d'une simplicité toute spartiate. L'été le voit avec une culotte de nankin et un habit bleu ,et l'hiver le retrouve encore avec un habit bleu et une culotte de drap noir. Philosophe , profondément pénétré des principes les plus purs de bienfaisance, il rougirait d'aller prendre à crédit une tournure anglaise , ou une encolure tartare , comme certains nouveaux débarqués. Il est vrai que des malheurs prématurés lui ont appris à vivre ; mais si peu de gens profitent à cette école, que l'on doit accorder des mentions ho-

norables à ceux qui ont sû acquérir dans de calamiteuses circonstances les qualités d'un honnête homme.

Cléon est né avec de la fortune, son éducation a été bonne sans être brillante, mais les procès de famille l'ont complètement ruiné, et sa misanthropie l'a placé hors de ligne de ceux qui cherchent à obtenir; par un miracle tout nouveau, j'ai toujours vu Cléon sans place, sans industrie, sans métier, à la tête d'une pièce de quarante sous; il n'a jamais plus, il n'a jamais moins. Sa prospérité roule dans une circonférence de vingt-huit lignes, et son

avoir n'arrive pas jusqu'au petit écu.

Malgré cette fixité de fonds, malgré la chétive valeur de cette pièce, sa bourse est toujours ouverte à ses amis, ils peuvent y puiser jusqu'à la concurrence d'un franc cinquante centimes, lui emprunter davantage serait le mettre dans le cas de s'imposer les plus rudes privations ; privations cependant dont il ne se plaindrait pas, tant il aime à obliger. Je l'ai vu souvent offrir cette obole à un camarade plus malheureux que lui, et la grâce qu'il mettait à la lui présenter ajoutait un prix touchant à la modicité de l'offran-

de. Il y a des gens qui vous humilient en vous prêtant mille écus ; Cléon est du petit nombre d'hommes qu'on paraît obliger quand on réclame de leur cœur un généreux service.

Un jeune homme fort riche, dont la fin tragique a fait gémir l'humanité, fit venir un jour Cléon chez lui, et ouvrant un secrétaire où il puisait à pleines mains de l'or et des billets.

— Ceci vous conviendrait-il bien, lui dit-il ?

— Oui sans doute, répondit Cléon, cette somme me conviendrait à merveille en ce moment ; notre camarade (Cléon a été au col-

lége avec le jeune riche) et notre vieil ami Dorlie a besoin de secours ; je voudrais lui porter un peu d'argent qui le rendrait heureux.

— Eh bien ! répartit en refermant brusquement son secrétaire, le spirituel rentier, vous ne l'aurez pas. Cléon sourit de cette turpitude divitale, haussa les épaules et s'en alla ; n'avait-il pas pour secourir ses amis malheureux, sa bonne volonté, son cœur et sa pièce de quarante sous.

«L'honnête frondeur en débitant son histoire avait un carrick vert à seize collets sur les épaules, et un bonnet de soie noire sur les deux

oreilles, ce qui affaiblissait considérablement le prix de sa leçon d'austérité.

Les mystificateurs placés autour du poèle fabriquaient dans le silence quelques complots pour le lendemain matin, tandis que le tambour du poste entouré des matamores qui fumaient machinalement autour de lui, paraphrasait les paroles de contrebande attribuées augénéral Cambronne, paroles que le tambour jurait avoir entendues sur le champ de bataille même de Waterloo, ce qui prouve qu'un *brave* n'estpas plus obligé de dire la vérité, que Tacite lorsqu'il burinait l'histoire des Empereurs

et que M. de Voltaire, lorsqu'il écrivait l'histoire de Pierre-le-Grand et de Charles XII.

Chaque fraction du poste était occupée aux choses qui l'intéressaient le plus, quand la patrouille que nous venons de quitter dans la rue Saint-Antoine avec sa triple capture entra précipitamment.

— Messieurs, s'écria en entrant l'homme en robe de chambre, vous serez témoins que je proteste contre la conduite du caporal de cette patrouille. Je m'appelle Pélican, je suis propriétaire électeur, rue Saint-Antoine n° 194; attaqué il n'y a qu'un instant à ma porte même par des vagabonds, je réclame l'as-

sistance de la force armée, et c'est pour me conduire avec eux jusqu'ici qu'elle use de son autorité ; Est-il convenable de faire marcher un honnête homme en robe de chambre et par un froid de vingt-deux dégrés au milieu de la nuit?

—M. Pélican, dit le chef du poste, vous êtes fort bien comme cela.

— Tiens! c'est vous, mon cher M. Mousseron, du diable si je vous aurais reconnu avec votre épée, votre hausse-col et votre bonnet de police, moi qui me rappelle encore vous avoir vu il y a vingt-ans avec votre petite jaquette de brasseur. Mais enfin, la fortune est

arrivée, et les grades ensuite, ça va sans dire.

— Que voulez-vous, mon cher M. Pélican, dit le brasseur qui eut assez d'esprit pour ne pas prendre en mauvaise part la reconnaissance de l'honnête propriétaire, le temps a marché pour moi comme pour tout le monde ; mais, rapportez-nous l'aventure qui vous a conduit ici ?

M. Pélican raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés, mais pourtant, en ayant soin de s'étendre sur les principales circonstances de la lutte qu'il avait eu à soutenir avec ses deux antagonistes. Il ne manqua point de peindre avec des couleurs assez rembrunies les dangers

qu'il avait courus, assura que ses adversaires étaient armés; et finit par les signaler comme des malfaiteurs au premier titre qui l'auraient infailliblement égorgé sans la belle défense qu'il avait faite avec son bougeoir.

— Nous, armés!! dit l'un des assaillans... si nous l'avions été!... il accompagna ces paroles d'un geste expressif, et une fourchette d'argent tomba de son gilet; M. Pélican la ramassa, et la présentant comme pièce de conviction :

— Vous le voyez, messieurs, s'écria-t-il d'un air triomphant, vous le voyez, ils étaient armés.

La question changea alors de face,

les deux menteurs furent envoyés chez le commissaire comme nantis d'objets volés, et M. Pélican redevint libre en promettant néanmoins d'aller le lendemain chez le commissaire corroborer par une nouvelle déposition sa plainte commencée au corps-de-garde. Le bourgeois se disposait à retourner quand le chef du poste l'invita à prolonger son séjour au corps-de-garde; restez avec nous, M. Pélican, acceptez un verre de punch, quand on s'est aussi vaillamment conduit que vous l'avez fait cette nuit, il est permis de se délasser un peu de ses glorieuses fatigues.

—C'est vrai, c'est vrai, mon cher

M. Mousseron, répartit Pélican, mais je vous avoue que tout le tintamarre de corps-de-garde ne convient plus à ma tête : quand je mange et quand je bois, j'aime à savoir ce que je fais, et il n'y a pas moyen ici de s'entendre.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je vais faire sortir deux patrouilles du poste, et nous aurons nos coudées franches. M. le sergent, appelez les hommes des deux patrouilles et faites-les sortir, de suite.

— Tout de suite, interrompit M. Pélican, et non, pas de suite, ah! mon cher M. Mousseron, vous parlez là comme le *constitutionnel* ou comme un orateur du centre.

— Peu importe, M. Pélican, le principal c'est de se faire comprendre. Allons, allons, Messieurs, en patrouille, à vos rangs!

M. Pélican fit encore une grimace, et le sergent appela à haute voix les quatorze citoyens chargés de veiller à la sûreté des rues de l'arrondissement.

— M. Janot! — M. Bourriquet! — M. Crèvecœur! — M. Maltourné! — M. Raidillon! — M. Godard! — M. Jeanpain! — M. Dulard! — M. Souriquois! — M. Lerat! — M. L'Épervier! — M. Barbot! — M. Le Faon! — M. Le Lion!

Les citoyens appelés, après s'être fait secouer et prier plusieurs fois, prirent enfin leurs fusils, passèrent

leurs houpelandes et se mirent en marche avec cette exactitude et ce silence qui distinguent éminemment les rondes de la milice bourgeoise. Quand ils furent partis :

— Parbleu, mon cher Monsieur, dit M. Pélican, j'ai cru en écoutant faire l'appel des hommes de votre compagnie, assister à l'énumération ou à l'inventaire d'une ménagerie. Que de bêtes! que de noms de bêtes, veux-je dire, des rats, des éperviers, des souris, des barbots, des lions, que sais-je encore; votre compagnie, mon cher capitaine, appartient au règne animal. Mais, dites-moi, je parie que tous ces braves citoyens qui portent des noms si caucasses, ont

tous des professions analogues à leur étiquette ? M. Janot doit-être un épicier.

— Vous l'avez dit, répliqua le capitaine.

— M. Bourriquet est un maître d'école.

— A peu près, il est employé dans l'instruction publique.

— Ça se touche. M. Le Rat doit-être, attendez donc..... huissier audiencier. Quant à M. l'Epervier, c'est un receveur de rentes, ou un garde du commerce, ou un commissaire des morts.

— Pis que cela, M. Pélican, répartit le sergent, c'est un agent d'affaires.

— Et M. Le Lion, qu'en faites-vous ? dit le capitaine.

— Oh ! j'en fais l'homme le plus doux du monde, et de la profession la plus tranquille : M. Le Lion doit être un plumassier, ou un grainetier, *ou un éventailliste.*

— C'est un apothicaire, répondit le sergent, ou, pour parler selon le siècle, un pharmacien.

— Voilà un nom bien superbe, répartit Pélican, pour un vénérable apothicaire. Au reste, les hommes en général ne sont pas plus faits pour les noms qu'ils portent, que pour les femmes qu'ils épousent. Tout va de travers dans ce

pauvre monde et marche au hasard.

— Voici le punch, dit le capitaine, allons, Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux gardes nationaux qu'il avait cru devoir inviter, aux armes!

Un immense bol, apporté par le tambour, fut placé sur la table de l'officier : les verres se remplirent, et, après le toast d'usage, on reprit le fil de la conversation.

— Chez les anciens, reprit M. Pélican, les individus recevaient presque toujours des noms qui décélaient leurs infirmités, leurs vertus ou leurs vices; à Rome il y avait des Leborgne, des Clau-

dicus ou des boiteux ; chez les Hébreux, on comptait des Lerouge, des Hagards, des borgnes. Nous apprenons dans le *Banquet de Platon*, qu'à Athènes il se trouvait des médecins appelés amis de la santé ; des poètes, amis de la liberté ; noms que nos poètes et nos médecins d'aujourd'hui ne pourraient point porter sans ridicule. Dans notre vieille France, les chroniques nous ont transmis les faits et gestes de certains moines qui s'appelaient Frappart, à cause de leur vigueur à sonner matines, et de nobles preux qui s'appelaient *Roche-Armée*, *Roche-du-Mont*, *Masse-de-Fer*, probablement parce qu'ils avaient défendu des forteresses

placées sur des rocs, et qu'ils combattaient avec des masses redoutables. La majeure partie des noms étaient donc, dans l'origine, fort bien appliqués aux personnes qu'ils peignaient d'un seul mot, mais leur descendants n'ont pu soutenir un héritage qui leur était imposé ; la famille des braves est devenue celle des lâches ; la famille des faibles est devenue celle des forts, *et vice versâ*. Et moi, tenez Messieurs, j'ai été à même, dans bien des occasions de ma vie, de faire cette remarque-là. J'ai un cousin de par le monde qui se nomme *Mouton*, un cousin de la main gauche. Eh bien ! cet homme-là est sans cesse en opposition avec

le nom que ses ancêtres lui ont légué. Le nom de *Mouton* sourit à l'imagination ; on croit voir un petit homme blanc, à la voix claire, au maintien mesuré, à la démarche timide ; on croit l'entendre discuter av c courtoisie, accueillir avec politesse, offenser aveccrainte, on croit enfin l'entendre bêler le romantisme. Si l'on voulait avoir son portrait, on s'imagine que les couleurs de l'Albane, le plus tendre des peintres, seraient à peine dignes de transmettre ses traits à la postérité. Lourde équivoque, cruel désappointement !

— C'est un bœuf, que ce M. Mouton, dit le sergent.

— Mon cousin Mouton est un grand coquin de cinq pieds six pouces, qui a des moustaches longues comme des barbes de baleine et noires comme du jais, et des favoris capables de remplir convenablement le bon tiers d'un sommier de crin ; quand il vous prend la main, il vous fait craquer une demi-douzaine de phalanges, et il ne s'informe de votre santé qu'en assaisonnant sa phrase d'un morbleu, d'un ventrebleu, d'un quintal d'entrailles de démon. Il roule des yeux comme un sapeur sous les armes, et les éclats de sa voix font fuir, dans les environs de la Petite-Provence, des légions

de marmots, quand il a le malheur d'y paraître. Sa main, d'une longueur respectable, porte sans cesse une espèce de tronc d'arbre ferré par le bout, avec lequel il s'amuse et fait le moulinet dans les promenades publiques. Malheur à l'honnête oisif qui se trouverait derrière lui, il serait infailliblement atteint ; il est vrai que Mouton demande pardon aux gens qu'il assomme ; mais ses politesses ont quelque chose de si extraordinaire, qu'on a vu maint individu ébranlé par un coup de sa badine, finir par tomber tout-à-fait à l'audition de son repentir.

— Tudieu ! quel homme, fit le caporal.

— La force prodigieuse rend souvent l'homme féroce, comme la faiblesse excessive le rend souple et rusé, reprit M. Pélican; mon cousin Mouton, hyppopotame civilisé, est souvent en proie à des colères affreuses; un mot suffit pour le mettre hors de lui, un rien le choque et le chagrine. S'il est au spectacle, par exemple, et qu'une contre-basse gêne sa perspective, il la prend d'une main et la place au balcon au risque de la briser; son domestique par inadvertance se place-t-il devant lui, une botte ferrée à l'anglaise est chargée de lui envoyer une remontrance dans les reins; sa femme lui inspire-t-

elle une jalousie mal fondée sans doute, il brise en un tour de bras, glaces, porcelaines, vases étrusques et du Japon, tableaux, médaillons et bronzes.

Mon cousin *Mouton* est enfin l'homme le plus redoutable de Paris. Heureux mille fois, quand un degré d'amitié ou de parenté, vous met à l'abri de ses fureurs, de ses caprices ou de ses gentillesses.

Les libations et la conversation continuèrent; mais M. Pélican, malgré le plaisir qu'il avait à se trouver parmi des auditeurs bénévoles, s'avisa, dès les trois heures du matin, de lever le siége, en ré-

pondant aux vives sollicitations qu'on lui faisait pour l'engager à rester, qu'un plus long séjour au corps-de-garde compromettrait le repos de sa maison, et inquiéterait sa domestique qui ignorait absolument les aventures de la nuit. M. Pélican obtint donc, mais non sans peine, la permission de se retirer, et on lui offrit même pour sa sûreté, une escorte de deux hommes; mais il la refusa, et se contenta d'allumer sa bougie et de se faire accompagner du tambour du poste qui l'aida à réveiller un serrurier, et assista à sa rentrée dans sa maison après plus de quatre heures d'exil.

CHAPITRE III.

—

M. PÉLICAN.

Les grandes villes ont l'heureux privilége d'attirer vers elles les talens et les industries, les vertus et les adversités. M. Pélican vint à Paris dès l'âge de dix-sept ans,

chargé d'argent comme une taupe de plumes : ses connaissances étaient fort bonnes, et ses ressources très petites. Son père, commis du greffier en chef du Parlement de Dijon, lui tint à peu près ce langage, le 25 décembre de l'année 1768 : Athanase, mon ami, vous voilà grand et fort, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre votre sac et vos quilles et d'aller à Paris. C'est une bonne ville : avec de la persévérance et du travail vous pouvez parvenir, et je vous connais assez pour croire que vous parviendrez. Partez donc dès demain, votre place est déjà retenue au messager : voilà dix écus de

6 livres et deux lettres de recommandation pour deux bourgeois de Paris. Je joins à cela ma bénédiction paternelle et une valise assez bien garnie, et que Dieu vous conduise et vous protége.

A dix-sept ans on ne raisonne guère. Sans faire une seule objection au vénérable auteur de ses jours, le jeune Pélican se disposa à quitter les foyers héréditaires. Après quelques distributions d'adieux dans sa ville natale, il prit la route de Paris, et arriva dans cette grande ville comme Gil-Blas dans la noble capitale des Espagnes.

Le jeune Pélican avait, comme

nous l'avons vu, deux lettres de recommandation, l'une adressée à l'organiste de Saint-Germain-des-Prés, l'autre à un principal commis de la Cour des aides. Mais, comme tous les nouveaux débarqués, le jeune homme pensa beaucoup à ses plaisirs et fort peu à ses affaires et à ses lettres de crédit. J'ai de l'argent, disait-il (car 10 écus de 6 livres lui paraissaient une fortune digne d'un fermier général), et je prétends me bien divertir avant de penser à mes affaires. Il alla visiter, en effet, les Tuileries, le Luxembourg, le Palais-Royal; fréquenta les Grands-Danseurs du Roi, la foire Saint-

Laurent et les boulevarts, et but à longs traits dans la coupe des illusions. Mais, hélas! 60 livres ne durent pas éternellement; et, au bout de huit jours, le jeune Pélican s'aperçut que le Roi Salomon s'était écrié, avec raison : *vanitas, vanitatum et omnia vanitas*, il ne lui restait plus rien. Il pensa alors à faire usage de ses lettres de recommandation, et se décida à visiter d'abord le commis de la cour des aides.

L'accueil qu'il en reçut fut assez froid. Les commis de ces temps-là étaient hautains, durs, impérieux : ils regardaient leurs fonctions augustes comme une émanation du

pouvoir souverain, et joignaient la sottise roturière à la morgue nobilière. Après quelques promesses vagues pour l'avenir, quelques maigres encouragemens pour le présent, le commis des aides congédia le jeune Pélican qui, le cœur gros et l'amour-propre blessé, se présenta chez l'organiste de Saint-Germain-des-Prés.

Un autre accueil lui était réservé chez ce brave homme, qui n'avait pas la prétention d'être artiste, mais qui avait celle d'être honnête et serviable. Je voudrais bien être en état de vous être utile, dit l'organiste au jeune Pélican, lorsque celui-ci lui eut fait une

peinture fidèle de sa position, mais je n'ai que de la bonne volonté. Un appointement de 600 livres à Saint-Germain-des-Prés, et quelques leçons de musique que je donne par la ville, me mettent tout au plus à même de vivre, et d'avoir soin de ma mère qui reste avec moi...; mais, n'importe...., vous êtes Bourguignon, vous êtes de mon brave pays, ne me quittez pas....., j'ai besoin d'un jeune homme pour souffler l'orgue, vous me tiendrez lieu de souffleur jusqu'à ce que vous puissiez trouver quelque chose d'avantageux. Mais, malgré tout le désir que j'ai de vous obliger, sans les aveux que

vous venez de me faire, je n'aurais jamais osé vous faire une telle proposition.

Pélican accepta avec reconnaissance. Le voilà donc soufflant l'orgue au *Magnificat* et au *Credo*; le voilà, chaque jour, manœuvrant les énormes ailes d'un soufflet qui pouvait avoir vingt-cinq pieds de circonférence. Le métier était rude et fatigant, mais Pélican trouvait un dédommagement à sa fatigue et à son zèle dans l'amitié de son organiste, M. Pluchet, qui vivait avec lui sur le pied de l'égalité, et qui tâchait de lui faire oublier, à force de bonnes paroles et de soins, tout ce qu'une pareille occupation

avait de mécanique et de ridicule pour un jeune homme bien élevé.

Deux années se passèrent ainsi. Mais la mauvaise fortune n'est pas plus constante que la bonne. Pélican fut présenté par le bon organiste à un marguillier de Saint-Germain, qui occupait une place importante dans l'octroi : il obtint bientôt une place, et, de barrière en barrière, de grade en grade, il parvint en moins de vingt années au rang des premiers fonctionnaires de cette administration. Un mariage assez avantageux acheva de fixer son sort, et il se retira au bout de quarante années de service avec 5 à 6,000 francs de rente. Dans

cette situation, il devint veuf. Une fille unique le consola dans les premiers moments de son veuvage de la perte d'une épouse qu'il chérissait, mais bientôt une sœur de sa femme, riche et dévote, demanda à faire l'éducation d'Eugénie. M. Pélican consentit, mais avec peine, à se séparer de sa fille; mais enfin, il y consentit et se retira dans sa maison de la rue Saint-Antoine avec sa gouvernante Nanette, blonde Champenoise de vingt-cinq ans.

La fortune n'a point tourné la tête de M. Pélican, il a conservé au milieu de l'aisance la modestie d'un temps moins heureux. Assez franc,

assez ouvert, on voit qu'il n'a pas abdiqué les qualités de son pays, et que l'habitude des bureaux n'a point extirpé de son cœur les sentiments qu'on aime à rencontrer dans un honnête homme; seulement on trouve et avec quelque raison, que sa curiosité s'élève souvent au delà des bornes prescrites par le savoir-vivre. Sa qualité de propriétaire lui fait exercer une espèce de petite magistrature dont il se sert avec avantage pour savoir ce qui se passe autour de lui; chacun de ses locataires est pour ainsi dire sous sa tutelle; mais il ne restreint pas à sa maison la manie de tout connaître et de tout explorer.

Sa rue, son quartier, Paris entier est sous sa juridiction : il discute, il commente, il devine, il suppose, et c'est de lui surtout que Mercier aurait pu dire qu'il veut vivre par curiosité.

Malgré ce petit travers de caractère, M. Pélican n'en est pas moins l'un des hommes les plus respectables de son arrondissement. S'il est quelquefois sans s'en douter l'organe de la malveillance et de la malignité, il est plus souvent encore la trompette du bienfait et de l'utile. Sa rage de tout voir et de se mêler de tout le place même dans des positions intéressantes. Dans un incendie, cet homme que

vous voyez occupé à traîner des pompes ou à commencer la chaîne, c'est M. Pélican; dans une inondation du port Saint-Paul, cet homme qui, à minuit, transporte en habit noir, des sacs de sel et d'avoine du rez-de-chaussée aux étages supérieurs des maisons, c'est M. Pélican; à l'enterrement du pauvre, aux funérailles du riche, on trouve encore M. Pélican, tenant en laisse le chien de l'indigent, ou soutenant l'héritier défaillant du millionnaire. Dans son ardeur de tout connaître et de tout pénétrer, M. Pélican a mis à profit ses loisirs pour orner sa mémoire d'une multitude de faits qui font rire ou

pleurer, qui font bâiller ou qui font dormir. En un mot, curieux, bavard, amplificateur et par fois indiscret, M. Pélican est aussi serviable, bienfaisant, homme de plaisir et de joie. Sa curiosité amuse plus qu'elle n'importune, et quand on le connaît, quand on a été à même de le juger et de l'apprécier, on s'estime heureux d'avoir rencontré dans le même individu l'homme qui amuse et l'homme qui intéresse.

M. Pélican s'était facilement consolé d'avoir passé la nuit au corps-de-garde. Les nouveaux visages qu'il y avait rencontrés, le renouvellement de connaissance

qu'il y avait fait avec le capitaine brasseur Mousseron, l'avaient largement payé de son insomnie. Un libertin oublie le sommeil auprès d'une femme, le joueur auprès du tapis vert, le curieux l'oublie au corps-de-garde, car c'est un véritable panorama moral. C'est au corps-de-garde que viennent se résoudre toutes les passions du peuple. Un homme sort-il du cabaret le cerveau envahi par les fumées d'un nectar falsifié, le corps-de-garde le recueille et il attend au violon le retour de sa raion; des Sganarelles régalent-ils leurs tendres moitiés, de ces corrections si aimées par les femmes al-

lemandes, c'est encore le corps-de-garde qui sert les mœurs publiques en retenant les coupables et qui devient, grâce à l'éloquence d'un caporal ou à la philosophie d'un lieutenant, le temple de la concorde pour des époux égarés. Enfin, dans la marche actuelle de notre civilisation, le corps-de-garde est un véritable observatoire d'où le moraliste peut embrasser d'un seul coup d'œil les mœurs populaires : dans ces sales courtisanes qu'on y amène, il se trouve des Cléopâtre, des Catherine première, des Sémiramis, des Ninon, des Messaline et des Pompadour ; dans ces ivrognes, il y a des

Chapelle, des Rabelais, des Bachaumont et des Chaulieu; dans ces voleurs, il y a des Cartouche, des Mandrin, des Poulailler; dans ces chiffonniers, il y a des Diogène, des Épicure, et des Thalès. Toutes ces ressemblances sont crottées, barbouillées de brandevin et de fange, saturées de litharge et couvertes d'oripeaux; mais la pensée sort victorieuse de ces cloaques ambulans. On voit jaillir de ces individus grossiers, des flammes rapides d'esprit de justesse et de sentiment. La philosophie trouve encore à se loger dans ces cerveaux infectés par les vices; et les larrons mêmes, raisonnent en commettant

tous leurs larcins. Pour le prouver, il n'est besoin que de rapporter ce dialogue entre un voleur et un usurier au coin d'une rue.

L'USURIER.

— Vous faites-là un vilain métier, Monsieur.

LE VOLEUR.

— Pas plus laid que le vôtre, Monsieur.

L'USURIER.

— Comment l'entendez-vous, Monsieur?

LE VOLEUR.

— Comment je l'entends, Monsieur? je vole la nuit, vous volez le

jour, les chances sont égales entre nous; la justice nous condamne quand elle nous prend vous et moi, seulement elle se montre un peu plus sévère à votre égard, cela doit être.

L'USURIER.

— Monsieur, je n'aime pas les mauvais plaisans.

LE VOLEUR.

— Je ne plaisante pas, Monsieur.

L'USURIER.

— Monsieur, vous prenez ma montre?...

LE VOLEUR.

—Oui Monsieur, vous avez bien pris, il y a un mois, une pendule de vingt-cinq louis à une jeune mère de famille dans la misère pour une modique somme de soixante francs.

L'USURIER.

Monsieur, vous prenez ma tabatière?

LE VOLEUR.

Oui, Monsieur. N'avez-vous pas fait faire à ce débitant de tabac une lettre de change de trois mille francs pour les quinze cents francs que vous lui avez prêtés?

L'USURIER.

Monsieur, vous prenez ma canne à pomme d'or?

LE VOLEUR.

N'avez-vous pas honte d'avoir ôté la liberté à un pauvre diable d'artiste qui vous devait cent écus tout au plus.

L'USURIER.

Monsieur le voleur, vous prenez mon parapluie?

LE VOLEUR.

Le beau malheur, en vérité! Et cette pauvre famille que vous avez fait chasser hier d'une de vos mai-

sons à neuf heures du soir sous prétexte qu'il vous était dû trois termes ; trois termes d'un grenier?

L'USURIER.

Monsieur le voleur, vous prenez mes boucles de souliers?

LE VOLEUR.

Vraiment, je serais bien sot de vous les laisser. N'avez-vous pas eu l'impudence de donner avant-hier à un malheureux mineur, des seringues et des polichinelles pour une lettre de change de cent louis et une obligation de pareille somme que vous lui avez extorquée.

L'USURIER.

Monsieur le voleur; vous prenez mon manteau?

LE VOLEUR.

Certainement. Quand vous auriez froid ce soir, voyez le grand malheur! Avez-vous pensé quelquefois aux malheureux que vous aviez privés l'hiver de gîte et de couverture? Avez-vous songé au nombre considérable d'infortunés que vos rapines, votre usure, vos indignes et cruelles poursuites ont fait. Allez, rendez grâces au ciel d'en être quitte à si bon marché. Des gens tels que vous sont plus

méprisables que des voleurs : le besoin chez nous fait le crime; chez vous l'avarice la plus sordide, l'égoïsme le plus barbare étouffent jusqu'au moindre sentiment d'humanité. Allez-vous plaindre, allez me dénoncer, mais si vous me faites prendre j'aurai à mon tour le plaisir d'aller vous dénoncer à ce tribunal plus haut et plus juste que les tribunaux de la terre, à ce tribunal qui peut pardonner le vol en faveur du repentir, mais qui réserve ses vengeances pour le riche dur, impitoyable et cruel.

L'USURIER, *à part*.

. Maudite philosophie! voilà les

voleurs qui raisonnent!... Courons au poste de gendarmerie et mettons la police aux trousses du philosophe.

Le corps-de-garde est aussi fréquenté par ces hommes dont les La Reynie, les d'Argenson, les Sartine ont créé l'existence. Par ces hommes, vétérans de la débauche, de l'oisiveté et trop souvent des bagnes, dont le métier consiste à tout voir, à tout entendre, à tout deviner. L'aspect de ces gens-là inspire le dégoût comme l'aspect du bourreau inspire l'effroi. Et pourtant bourreau et mouchards sont les deux grandes roues de la civilisation, car à quoi serviraient

les lois, je vous prie, si la hache du bourreau et l'œil de cuivre de l'espion n'étaient pas là pour les faire observer ?

Le corps-de-garde, je vous le répète, est un panorama moral.

CHAPITRE IV.

—

LA VISITE.

Mon bottier entra un matin dans ma chambre et me dit.

— Monsieur, j'ai une excellente affaire à vous proposer.

— Bon, dis-je, M. Gaillard, venez-vous encore me vanter vos semelles imperméables qui prirent l'eau l'année dernière la première fois que j'en fis usage? Est ce votre bottine de chamois dont vous me voulez faire l'éloge? N'en parlons plus, je vous en prie; j'ai dit adieu aux inventions nouvelles.

— Non, Monsieur, rien de tout cela, répartit M. Gaillard, c'est une maison de 450,000 fr. qu'un de mes compères m'a chargé de faire vendre et que je viens vous engager à acheter.

— Vous n'y pensez pas, M. Gaillard, je n'ai que ma place de cent louis aux assurances de la vie des

hommes, et je ne possède seulement pas de quoi payer les frais du contrat.

— Misère que tout cela, Monsieur, ajouta le bottier, vétille ! On trouve de l'argent quand on veut acheter. Ce soir, faites-moi le plaisir de passer chez moi et je vous aboucherai avec le propriétaire et mon ami qui est son conseil. Venez et n'y manquez pas.

La révolution de 89 et la lecture assidue du *Constitutionnel* m'ont rendu philanthrope jusqu'au bout des ongles, et la fierté ne trouve pas une place fort large dans mon cerveau. Je ne balancai donc pas à promettre à mon bottier une visite

pour le soir même, et ma philosophie ne repoussa même pas une main noire et calleuse qu'il me présentait en signe d'intérêt et de profonde estime.

A huit heures précises mon profil se dessinait sur les bottes à la russe de la boutique de mon nouveau protecteur. Il me guettait, il se jeta sur moi et me dit tout bas :

— Le propriétaire est là, vous allez vous rendre avec mon compère qui vous attend chez l'apothicaire ici près, au café de la rue de... ; nous irons vous y retrouver et vous aurez l'air d'être là comme par hasard.

M. Gaillard entra chez l'apothi-

caire et en fit sortir deux secondes après un homme habillé en chasseur de la garde nationale. J'allai avec ce nouveau compagnon au café indiqué où, en attendant ces messieurs, nous nous fîmes servir de la bierre.

Mon hôte se dépouilla de son sabre et de son bonnet à poil et dit en s'essuyant le visage avec la manche de son habit : vous aurez-là, Monsieur, une belle propriété, belle exposition surtout; je crois que vous ferez-là une bonne affaire.

— Je le crois, Monsieur, lui répondis-je, et j'allais continuer une série de questions prélimi-

naires quand M. Gaillard entra avec le propriétaire de la *belle propriété*. Ils vinrent droit à nous, nous saluèrent et la conversation s'engagea.

Aprés une conversation assez générale sur les Turcs, la Sainte-Alliance, la Suisse, la reine d'Espagne et le mariage de la jeune reine de Portugal, on attaqua le point principal. C'était pour moi le *tu autem*, et je ne savais réellement comment aborder la question. Enfin, M. Gaillard leva bravement les obstacles en disant au propriétaire : Monsieur, voici la personne qui désire avoir un entretien avec vous *relativement* à

la maison que vous voulez vendre.

Je m'aperçus alors, mais trop tard, de la sotte figure que j'étais appelle à faire dans ce rendez-vous : mais faisant contre fortune bon cœur, je m'écriai avec un accent mercantile : Oui, Monsieur, je désirerais, comme le dit M. Gaillard, connaître vos prétentions et...

— Les voici, Monsieur, interrompit brusquement le propriétaire : ma maison est de 400,000 fr. rapport net 25,000 fr., je veux avoir 100,000 fr. comptant, je laisse 200,000 fr. en viager et quant aux cent autres mille francs je donne six ans pour les payer. Au reste, il faut maintenant vous en

faire le plan... Garçon, une plume et du papier.

Mon homme me fit effectivement les profils, les hauteurs, les distributions de sa maison, puis parlant à la cantonade.

— J'ai déjà refusé, dit-il, deux acquéreurs, le premier n'avait que quarante mille francs devant lui, le second en avait cent mille, mais ne voulait pas me payer l'intérêt du viager à sept et demi; telles sont mes prétentions. J'attendrai s'il le faut, mais je serai particulièrement charmé, Monsieur, de faire affaire avec vous.

Le bottier Gaillard et son compère prirent la parole et se répan-

dirent en louanges sur mon compte, louanges que le capitaliste entendait comme on peut bien le croire d'une manière assez indifférente. Enfin cherchant à sortir de ce pas ridicule le plus galamment possible, je pris le parti de faire boire les entremetteurs et l'honnête propriétaire, ce qu'ils firent les uns et les autres avec beaucoup de docilité; puis profitant d'un instant où les vapeurs des alkools voltigeaient à la tête de ces messieurs, je pris ma canne, mon chapeau, payai et sortis.

Je n'eus pas de peine à deviner que cette prétendue affaire, réelle pour le capitaliste, ne m'avait

été adressée que pour m'engager à faire nombre dans les comptes de l'homme de loi, et que si le rôle qu'on me faisait jouer dans cette bizarre entrevue n'était pas le plus lucratif, il était au moins le plus sot et le plus ridicule.

M. Pélican n'était pas exposé à tremper dans de pareils complots. Sa vieille expérience des affaires lui aurait sur-le-champ fait découvrir le piége qu'on aurait voulu tendre à sa complaisance. Mais s'il était exempt des visites des bottiers mystificateurs, il n'était pas à l'abri des demandeurs de conseils; des exploiteurs de bienveil-

lance : sa réputation d'obligeance et de bonhomie était si bien établie, que sa maison ne désemplissait pas de fâcheux de toute espèce, fâcheux à qui Nanette donnait vainement la chasse. Partaient-ils par la porte, il en entrait vingt par la fenêtre ?

C'était le lendemain de l'aventure du corps-de-garde. Nanette venait de desservir la table où M. Pélican avait déjeûné, elle s'empressait d'offrir à son maître ses gants, sa canne et son chapeau pour sortir, quand la sonnette doucement agitée annonça une visite.

— Oh ! quel ennui, Monsieur,

dit Nanette, voilà encore quelqu'un, je m'en vais dire que vous n'y êtes pas.

— Garde-t-en bien, Nanette, la méthode de se faire sceller m'a toujours paru insultante et barbare, et je serais bien fâché de revenir sur mon anathême, va ouvrir ma fille, va.

— Et le commissaire qu'il faut que vous alliez voir ce matin, Monsieur, pour votre affaire d'hier au soir.

— Le commissaire m'attendra, Nanette, et s'il est las de m'attendre il viendra ; si la montagne ne va pas trouver Mahomet, il faudra bien que Mahomet aille

trouver la montagne. La jolie chambrière n'insista pas, alla ouvrir et annonça M. Gonnard.

M. Gonnard employé depuis quarante ans aux petites affiches, est un vieil ami de M. Pélican qui le chérit comme un frère. M. Gonnard est un homme sec, jaune et froid, qui ne boit que de l'eau et qui fait des chansons à boire, qui gâche de l'érudition et qui rédige les ventes par autorité de justice dans son journal. Du reste honnête homme, hardi danseur, grand amateur de trictrac et de domino et d'un commerce plus agréable que joyeux.

— Eh, eh ! mon pauvre Gon-

nard, c'est donc toi ! cria M. Pélican ; en lui tendant les bras, d'où diable sors-tu ? Il y a au moins quinze jours que tu n'es venu me demander à dîner.

—Il y a un peu loin de la rue de la Sourdière à la rue Saint-Antoine répartit Gonnard, en faisant un gros soupir, et il est probable que tu ne m'aurais pas encore vu aujourd'hui, si je n'avais pas eu à te raconter une aventure qui m'est arrivée hier soir.

— C'était donc hier la nuit aux aventures, mon pauvre Gonnard, tel que tu me vois, j'ai couché hier au corps-de-garde. Y aurais-tu couché aussi toi, farceur ?

— Non, non, j'ai couché dans mon lit.... Dans notre lit, répartit Gonnard en soupirant une seconde fois. Mais....

—Mais, mais, interrompit M. Pélican, assieds-toi et prends un petit verre d scubac ou de vespetro, car tu as l'air malade, tu as la figure toute renversée; ne trouves-tu pas, Nanette, que Gonnard a une singulière physionomie ce matin?

—C'est bien vrai, notre maître, je l'avais déjà remarqué; M. Gonnard a le front....

Gonnard au mot de front tressaillit.

— A le front deux fois plus jaune qu'à l'ordinaire.

— Jaune, jaune, dit Gonnard en se pinçant les lèvres, je ne savais pas, mademoiselle Nanette, que j'avais le front jaune, et je suis bien charmé de l'apprendre, mais vous pourriez, ce me semble, choisir mieux votre temps pour faire vos plaisanteries...

—Pardon, excuse, M. Gonnard, si je vous ai offensé, je n'en avais pas l'intention.

— Je suis le garant de Nanette, reprit M. Pélican, et je puis t'attester qu'elle a dit cela sans malice. Mais, mon pauvre ami, voyons, raconte-moi ton histoire

et bois ce petit verre de scubac que je viens de te verser, ça ne te fera pas de mal.

Le sérieux Gonnard avala d'un seul trait le contenu de la petite timbale d'argent que son ami lui présentait, et après s'ê
les lèvres comme un prédicateur qui va commencer son sermon :

— On a des amitiés comme on a des antipathies, dit-il, sans trop savoir pourquoi. Les uns aiment une chose, les autres une autre ; moi j'aime les bêtes, c'est ma marotte, tu le sais, Pélican, et en lisant attentivement l'histoire, j'ai vu que ce goût tout philantropique, avait été partagé par beau-

coup de grands hommes de l'antiquité et du moyen âge.

— Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour trouver de ces exemples-là, interrompit M. Pélican ; tout le monde sait que le grand tragique Crébillon avait dans sa maison une multitude de chiens, de chats, de tortues et d'oiseaux, et que l'illustre auteur *des Jardins*, est presque mort un perroquet sur le poing.

— Esculape marchait toujours avec une chèvre, continua Gonnard qui ne supportait pas aisément les interruptions quand il s'était lancé dans l'érudition ; Pyrrhus avait un éléphant qui ne rece-

vait la nourriture que de sa main ; Paul-Emile avait apprivoisé un coq avec tant de soin, que ce pauvre animal ne quittait jamais la croupe de son cheval le jour d'une bataille. Tout le monde a lu dans Quinte-Curce, l'histoire de cet aigle qui volti[illegible] ficelle sur la tête d'Alexandre, au passage du Granique; le prophète des Arabes, Mahomet, aima mieux couper sa manche que de troubler le sommeil de son chat; de là, sans doute, le proverbe : *ne réveillez pas le chat qui dort*. Enfin, les poëtes du paganisme ne cessaient de représenter leurs Dieux avec une ou deux bêtes plus ou moins

fortes, et nos peintres chrétiens n'ont jamais manqué de peindre saint Roch avec un chien, saint Antoine avec un porc, et saint Luc avec un bœuf. Les plus graves personnages tenaient donc par délassement à avoir des bêtes, et c'est [illegible] on leur ressemble par un de ces côtés-là.

A l'exemple de Mahomet, j'ai donc un chat, tu le connais, mais un de ces chats rares qu'on appelait autrefois chartreux, et qu'on nomme aujourd'hui angoras (ma portière dit angola, mais je veux suivre le *Dictionnaire de l'Académie*). Ce chat que j'ai depuis le

commencement du siècle, comme tu peux te le rappeler, Pélican, fait tout mon bonheur et toute ma joie, et malgré les cinq lustres qui pèsent sur sa tête, il est aussi vif, aussi beau que la première année de sa naissance. A proprement parler, Pélican, c'est pour lui que je me suis marié à l'âge de quarante-trois ans; je remarquais avec peine que la solitude le faisait dépérir. D'un autre côté, un homme qui a passé trente-sept ans de sa vie comme employé aux petites affiches, est bien aise de faire une fin; toutes ces considérations réunies, et que tu te rappelles aussi bien que moi, Pélican, m'ont engagé

à me marier. J'épousai une jeune personne de trente-quatre ans, et, par ce moyen, mon chat trouve sans cesse à qui parler au logis.

— La détermination pour être bizarre, n'en était pas moins sage glissa M. Pélican, et moi-même, Gonnard, je t'engageai dans le tems à contracter une union parfaitement assortie.

— Sans doute, Pélican; mais j'en reviens à mon chat. Malbroug, mon chat, ou mon chat Malbroug, n'a jamais eu d'ennemis dans la maison que j'ai habitée depuis vingt ans. Par une inconcevable fatalité, depuis que je suis marié, je découvre presque tous les jours

des complots contre sa vie : cependant Dieu sait si cette pauvre bête est capable de faire du mal ; sa chasteté est garantie comme celle d'un chanteur à voix flûtée d'une cathédrale romaine ; sa douceur est extrême, et sa patte est de velours. On l'accuse d'être gourmand, je ne l'ai pas cru jusqu'à ce jour, mais ce qui vient d'arriver hier soir, me fait présumer qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai dans cette imputation que j'ai regardée comme calomnieuse ; au reste le reproche de gourmandise est un reproche si banal, on le fait à tant d'illustres personnages, qu'en vérité, je ne

saurais me résoudre à regarder mon chat d'un plus mauvais œil à cause de cela.

— D'autant mieux que tous les plaisirs du pauvre Malbroug ne dépassent pas son palais, dit Pélican; mais arrive donc au fait, Gonnard.

— Sur le même pallier que moi, continua Gonnard, demeure le premier commis d'un magasin à prix fixe, ce commis a une vingtaine d'années, de l'assurance, des cheveux blonds, et une figure agréable, m'ôte son chapeau quand il me rencontre, salue ma femme, et donne de tems à autre, à la petite fille de cinq ans dont ma fem-

me m'a gratifié, des bâtons de sucre d'orge et des pralines du *Fidèle Berger*. Hier donc, je rentrais de meilleure heure que de coutume, du café Momus, où tu sais je vais ordinairement consommer la demi-tasse et le petit verre, quand un grand bruit parvient à mes oreilles, ce bruit venait, à n'en pas douter, directement de mon appartement, j'allais tirer le cordon de sonnette, je m'arrête : je prête alors l'oreille, et j'entends ces mots entrecoupés : Vous ne l'aurez pas. — Je l'aurai. — Vous êtes un monstre, c'est une abomination... Quoi ! trois jours de suite dîner en ville? Je m'en vengerai. — Ne dites rien. Le tapage

allait toujours en augmentant, je lâche le coup de sonnette, on hésite à m'ouvrir, on ouvre enfin, et je vois ma femme rouge comme un coq, qui se disputait avec le commis à prix fixe, mon voisin. Cette vision me saisit au point que ma canne et mon chapeau s'échappèrent de mes mains. J'allais demander avec l'autorité d'un chef de famille, l'explication de cette scène scandaleuse, quand ma femme s'écria tout à coup : M. Gonnard, c'est M. Adrien qui se plaint de votre chat, il lui a encore volé cette nuit la moitié d'un befteck et une perdrix aux choux; Monsieur Adrien veut le tuer, et je

m'y oppose, parce que je sais fort bien que cette perte vous causerait du chagrin. J'allais faire une mercuriale sévère à M. Adrien, quand il reprit aussitôt : Oui, Monsieur, je le tuerai votre chat ; et il assaisonna cet avertissement barbare, d'un coup de badine sur la fourrure de mon animal, qui venait me caresser. A cette dernière marque de cruauté, je n'y tiens plus ; mon stoïcisme m'abandonne, je tombe sur M. Adrien, qui tombe à son tour sur ma femme ; ma petite-fille pleure, le chat jure, ma femme crie, c'est un vacarme épouvantable ; enfin, heureusement, la servante que madame Gonnard

avait envoyé faire une commission, rentre et nous sépare avec bien de la peine. On entre en pourpalers, on se fait des excuses, et moyennant des concessions de part et d'autre, moyennant surtout une indemnité pour les biftecks et les perdrix aux choux, la paix se rétablit entre les parties belligérantes.

— Voilà bien du bruit pour une omelette au lard, comme disait le conseiller Desbarraux, dit M. Pélican.

— Et on a bien raison de dire que la colère aveugle furieusement les hommes : dans le fort de la mêlée, j'ai remarqué que M. Adrien frappait ma femme de préférence,

et que ma femme, de préférence aussi, m'adressait les horions les mieux conditionnés, horions qui étaient sans doute adressés à l'ennemi commun.

L'explication qui a suivi la bataille m'a donné la clé des mots entrecoupés que j'avais entendus à la porte : avant de porter un jugement, il est donc sage de bien examiner les choses. Que de gens ont eu à se repentir de démarches violentes pour avoir trop écouté de fallacieuses relations. Un autre que moi aurait pris M. Adrien pour l'amant de sa femme ; moi je l'ai pris pour un jeune homme plus gourmand que

mon chat. Il ne s'agit que de s'entendre.

— Pourquoi donc, demanda M. Pélican, puisque tu es cuirassé d'une si belle philosophie, as-tu ce matin les traits si altérés. Pourquoi ta physionomie dément-elle totalement les beaux préceptes de confiance et de sécurité que tu étales avec tant de complaisance?

— C'est que, vois-tu Pélican, la scène d'hier soir a eu ce matin un fâcheux, un sinistre retentissement; on m'a adressé une lettre, et cette lettre contenait le portrait que tu vas lire.

— Un portrait dans une lettre,

dit M. Pélican, c'est très galant.

— Oui, oui, un portrait, mais un portrait en prose et non en couleurs, un portrait sur papier et non sur ivoire, un portrait infernal et non angélique; mais lis, lis.

M. Pélican prit le papier et se mit à lire :

« *La méchante femme.* — Portrait. — Elle est plutôt grande que petite, plus maigre que grasse, plus pâle que rouge. Sa physionomie sans expression, sans couleur, prend une teinte de bienveillance, quand la calomnie raisonne à son oreille, ou que la médisance jappe auprès d'elle. La nature semble avoir formé ses membres, tout exprès

pour le supplice de ceux qui l'entourent : elle a le pied long et pointu, la main sèche, retirée et ornée d'ongles tranchans. Sa voix brève et criarde ressemble au murmure d'un ruisseau fangeux qui roule parmi des algues et des roseaux, des cailloux et des débris d'ossements ; ses gestes se ressentent des parages de Covent-Street, ou de la fontaine des Innocents, et sa tournure moitié amazone et moitié vestale effrayerait, passé minuit, un paisible citoyen qui aurait oublié depuis trente ans les combats nocturnes des rues et des ruelles.

» La nature l'a traitée en marâtre : au lieu de ces formes délicieu-

ses qui révèlent un sexe adorable, on ne voit qu'un tout insignifiant : c'est un vaisseau dont la charpente est solide ; mais qui est dépourvu de voiles et d'agrès pour le faire glisser sur l'onde amère. Son sourire est âcre, sa joie est triste, et si, en abjurant pour quelques moments sa malignité naturelle, elle se place sur le terrain de l'éloge, elle y semble si neuve, si embarrassée qu'on serait tenté de lui dire : déchire et ne loue plus

» Elle a connu l'amour : qui ne l'a pas connu ! mais elle s'en est promptement lassé. Qu'a de commun, en effet, avec une âme sèche,

aride, un sentiment généreux, divin, qui ne peut être que le partage d'une imagination tendre, ou des grandes âmes. L'amour ne peut apparaître à la méchante femme que sous la forme qu'il revêt, quand il conduit le tigre dans l'antre de sa terrible compagne.

» Avec plus d'esprit et de flexibilité dans le caractère, elle serait une femme dangereuse; plus hardie ce serait une Messaline, moins craintive dans ses moyens de succès, ce serait une autre Voisin. Avare, coquette, orgueilleuse, vaine et altière, elle oublie le bienfait de la veille pour consacrer

l'injure du lendemain. Jalouse, curieuse à l'excès, elle vous déteste quand vous ne pouvez rien pour sa prospérité : heureux encore si, en vous abandonnant dans la barque qu'elle a bien voulu vous laisser, elle ne prononce pas des imprécations contre le frêle esquif qui doit dérober votre tête au supplice d'avoir rencontré un démon où vous aviez cru rencontrer un ange. »

— Eh bien? Pélican, que dis-tu de ce portrait, il est gentil, n'est-il pas vrai? Reconnais-tu la personne qu'on a voulu y tracer.

— Ma foi, dit M. Pélican en remettant ses lunettes dans son

étui, je crois que c'est un portrait de fantaisie; est-ce que ce n'est pas là ton avis?

— Non, non, répartit Gonnard en branlant la tête, c'est ma femme qu'on a voulu peindre sous cette épouvantable couleur, et Pélican, vois-tu, comme je ne suis pas d'humeur à endurer des affronts, comme je ne me soucie pas d'être montré au doigt, je vais appeler en duel l'auteur de cette infamie.

— Toi, te battre; toi, faire le capitan? Y penses-tu, mon pauvre Gonnard?

— J'y pense si bien, Pélican, que je venais te prier de me servir

de second ou de premier, plutôt; car je ne sais qui prendre pour second témoin. Je ne voudrais mettre personne de mes amis, excepté toi, dans la confidence.

— Mais, encore une fois, contre qui veux-tu te battre ?

— Contre ce M. Adrien ; c'est lui seul que j'accuse, et que je dois accuser de cet écrit ; tant pis si je me trompe ; mais dans de pareilles circonstances, il faut déployer de la vigueur, n'importe contre qui.

— Je ne te laisserai certainement pas faire cette folie.

— Tu me laisseras faire, Pélican, car le cartel est déjà envoyé,

et le rendez-vous indiqué pour après demain six heures du matin.

— Ta parole d'honneur?

— Ma parole d'honneur.

— Allons, je vois bien qu'il n'y a plus à s'en dédire. Eh bien! mon ami, je serai ton témoin, je me chargerai même de t'en chercher un second. Je persiste à dire que tu fais une folie; mais, enfin, nous tâcherons d'arranger les choses de manière....

— Il n'y aura rien à arranger, interrompit brusquement Gonnard, et si tu avais l'intention de faire, dans cette occurence, le pacificateur, je te prierais instam-

ment, Pélican, de ne pas te déranger.

— Allons, allons Gonnard, je ferai comme tu voudras, mon ami, mais voici quelqu'un.

Un jeune homme entrait dans le salon.

—Permettez-moi, Monsieur, dit l'inconnu en saluant M. Pélican, de vous faire agréer mes excuses. C'est moi qui, fort innocemment cette nuit, ai troublé votre repos.

— Ah! ah! c'est vous, Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Eh bien! Monsieur, savez-vous ce qui m'est arrivé à la suite de votre visite nocturne?

— Madame Duchamp, la sage-

femme qui est venue dans votre maison ce matin pour chercher quelques objets qu'elle avait laissés dans l'appartement qu'elle quitte, m'a tout appris, Monsieur, et c'est pour cela que je suis venu vous faire mes excuses et vous manifester tout mon chagrin d'un désagrément que mon étourderie a causé.

— Vous êtes trop honnête, Monsieur, trop honnête, en vérité : moi, je m'estime infiniment heureuse de tout ce qui est arrivé, puisque cela me procure le plaisir de faire votre connaissance. Et mademoiselle Élisa, Monsieur, comment va-t-elle ? Donnez-m'en donc des nouvelles, ajouta M. Pélican avec

une malice toute parlementaire.

— Je suis sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous voulez bien prendre à une personne qui m'est chère. Madame Duchamp qui lui a prodigué cette nuit tous les secours de son art, m'a fait espérer qu'*elle* se rétablirait promptement.

— Tant mieux, tant mieux, fit Nanette.

— Vous avez, Monsieur, une physionomie qui me revient à un point extraordinaire : ne trouvez donc pas mauvais si je désire savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Cette demande est très naturelle, Monsieur, on m'appelle Al-

fred de Surville ; je suis fils d'un colonel mort au champ d'honneur; moi-même j'ai servi depuis l'âge de dix-sept ans. Je jouis en ce moment de la demi-solde de lieutenant d'infanterie, et je suis en disponibilité.

— Un brave, un militaire, je suis enchanté, Monsieur, de l'heureux hasard qui m'a procuré l'honneur de votre connaissance. Dans quel régiment serviez-vous, je vous prie?

— Au troisième régiment de tirailleurs de la garde impériale.

— Diable! un beau corps, des hommes superbes; il n'y avait pas jusqu'à vos fifres qui ne fussent des

gaillards remarquables. J'ai connu particulièrement plusieurs officiers de votre régiment. C'étaient de braves gens, ils valaient...

— Tous les officiers français, Monsieur, se valent entre eux, et le corps d'officiers de mon régiment n'était ni au-dessus ni au-dessous du corps d'officiers des autres régimens de l'armée.

— Voilà qui est parlé en homme de sens et de cœur : c'est parfait, jeune homme, c'est parfait, et vous avez été licencié?...

— Il y a trois ans, Monsieur, en 1815, répartit le jeune homme, en poussant un profond soupir !

— Et, depuis ce temps-là, vous

n'avez embrassé aucune carrière ? Vous n'avez essayé d'obtenir aucun emploi ?

— Non, Monsieur, j'aime les arts, je veux les cultiver, j'aime mon indépendance, je veux la conserver. Satisfait de quelques débris d'une ancienne fortune, je prétends, sans rien envier, sans rien briguer, sans rien demander, vivre pauvre et obscur, et arriver à mon dernier jour, bercé par le prestige des arts, et consolé par les douces paroles du plaisir et de l'amitié.

— Vous vous proposez-là, Monsieur, de suivre l'existence d'un

sage, c'est en vérité très bien. Êtes-vous marié?

Une légère rougeur se répandit sur la belle figure du jeune homme, et il répondit d'une voix presque timide : non, Monsieur, je suis célibataire, mais...

Mr Pélican s'aperçut à temps de l'indiscrétion de sa demande : ah ! pardon, Monsieur, dit-il, le désir que j'ai d'être au courant de tout ce qui peut vous être heureux ou favorable m'emporte trop loin. Mais, après vous avoir adressé tant de questions, il est juste que je vous donne moi, une idée de ma position sociale. Je suis veuf, je n'ai qu'une fille qui se trouve encore pour une

année ou deux chez sa tante Rose-Anne de Lanci qui tient un pensionnat de jeunes demoiselles dans le faubourg Saint-Germain. Ma fortune est ronde, mon humeur joyeuse, mes principes solides, mon cœur assez bon. Je conserve long-temps mes amis, et M. Gonnard, que j'ai l'honneur de vous présenter, en est une preuve vivante, car voilà tout-à-l'heure quarante ans que nous nous connaissons. . . . . Puis-je, malgré la disproportion de nos âges, M. de Surville, vous offrir mon amitié ?

— C'est un honneur, Monsieur, auquel j'étais loin de m'attendre,

et je l'accepte avec d'autant plus de reconnaissance que votre offre est faite avec une spontanéité qui me plaît.

— Eh bien ! donnez-m'en une première preuve, et acceptez mon modeste dîner aujourd'hui avec Gonnard. J'ai retenu hier, par un pressentiment unique, une très belle dinde aux truffes chez Corcelet, nous la mangerons en petit comité.

— Mais, Pélican, dit Gonnard, tu sais bien qu'il faut que j'aille aux *Petites-Affiches*.

— Tu auras tout le temps d'enregistrer tes chiens perdus et tes adjudications préparatoires, ré-

pliqua M. Pélican, mon pauvre Gonnard, nous ne dînons aujourd'hui qu'à cinq heures, et je te régalerai d'un moka qui vaudra bien, je t'assure, celui que tu humes avec tant de délices au café Momus. Acceptes-tu, Gonnard?

— Oui, sans doute, répondit le maître du chat Malbroug.

— Et tu seras gai, répartit Pélican?

— Très gai, mon ami, très gai.

— Quant à vous, Monsieur, je compte sur vous.

— Votre invitation est faite avec tant de franchise, Monsieur, qu'il me serait difficile de refuser.

— Allons donc, Messieurs, c'est entendu, répartit Pélican, en prenant des mains de Nanette son chapeau triangulaire, ici, à cinq heures; moi, je vais de ce pas chez le commissaire, pour la déposition relative aux deux vauriens de cette nuit, puis chez Corcelet, puis ici; car c'est moi, Messieurs, qui serai et le chef d'office, et l'Amphytrion.

— Comment, dit Gonnard, tu mets donc toujours la main à la pâte, Pélican?

— Ne faut-il pas aider un peu cette pauvre Nanette qui est trop faible pour se fatiguer beaucoup; il y a beaucoup d'ouvrage ici,

Gonnard, sans que cela paraisse.

— Vieux farceur ! murmura Gonnard, en descendant l'escalier.

Ils partirent tous trois chacun de leur côté.

—

CHAPITRE V.

—

LE VEUF, L'HOMME MARIÉ, LE CÉLIBATAIRE.

Les restaurateurs, les cafés et les estaminets ont tué les réunions de famille. Ces trois sortes d'établissements impriment au dix-neuvième siècle un cachet d'é-

goïsme et de personnalité, qui le déshonorera aux yeux de la postérité. Jadis, nos pères trouvaient dans le banquet de la famille, une compensation suffisante aux embarras et aux dégoûts des affaires; cinq ou six fois par année on se rassemblait chez l'aïeul autour d'une table splendidement servie, c'est là *qu'inter pocula* on noyait les soucis de l'existence, et qu'en répétant en chœur une bonne chanson de Panard ou une joyeuse ronde de Collé, on chassait jusqu'aux plus petits nuages de tristesse ou de jalousie, que les destinées inégales des membres de la famille auraient pu amonceler dans

le cœur des convives. L'égalité est une chimère partout, excepté à table. Le vin et le bon vin est un niveau plus sûr et plus séduisant que le niveau révolutionnaire. Si dans un repas on commençait à se parler avec froideur, on finissait par se quitter avec regret. Les cœurs s'ouvraient, se dilataient enfin, à l'allégresse, à l'affection, au bonheur, et on sortait presque toujours de ces réunions patriarchales avec un visage épanoui, une âme satisfaite et un cœur ému.

Aujourd'hui, une prétendue liberté a banni ces fêtes domestiques. Un père de famille laisse comme une corvée à sa femme et à ses

enfans, le soin d'assister aux repas annuels d'un grand-père ou d'une grand'-maman. Lui, pendant cette journée néfaste, il ira chez le restaurateur, se campera silencieusement devant une table, se fera servir des mets succulents, mangera, ruminera pendant une heure dans sa gastronomique solitude. Puis, l'air pédant, le cure-dent à la bouche, il sortira de là pour faire quelques tours sur le boulevart de Gand, ou pour entrer dans un théâtre où il s'ennuiera au fond d'une loge, ou sur une banquette du balcon. Le soir, en entrant chez lui, il sourira de pitié, il haussera les épaules, en entendant

le récit des plaisirs de la journée que ses enfants lui feront, et par ses plaisanteries, ses lazzis sur les réunions de famille, contribuera à faire au bout de quelques années, de ses propres enfants, des contempteurs de ces innocentes réunions. Le malheureux ne voit pas qu'il dénoue autant qu'il est en lui, le lien social; qu'un jour ses enfans, devenus aussi raisonnans, aussi méprisans que lui, se chargeront de lui appliquer ses doctrines, et que, dans sa vieillesse, n'ayant pour tout entourage que des êtres mercenaires, ne voyant autour de sa table, autour de son lit de douleur, que des valets stu-

pides et insolents, il reviendra, mais trop tard, sur les erreurs de son âge mûr, et versera des larmes de sang sur ces doctrines perverses, sur ces indifférences désolantes dont il aura été lui-même l'apôtre et le propagateur.

M. Pélican est fidèle aux vieux principes ; il aime le dîner du foyer, il aime, entouré de sa famille ou de quelques amis, jouir du plaisir de dire tout haut ce qu'on pense, et de raisonner comme on sent. Plaisir qu'on ne trouve pas dans ces vastes râteliers décorés du nom de restaurants, où vingt oreilles de garçons, de mangeurs, sont toujours tendues autour de

vous. Cette thèse, d'ailleurs si facile à faire triompher, fut soutenue par M. Pélican avec toute la faconde dont il était susceptible, et ne trouva point de contradicteurs; car l'ami Gonnard était homme fort peu contrariant de son naturel, et le jeune Alfred de Surville partageait les mêmes opinions que le jovial Amphytrion.

Le dîner fut parfaitement servi et d'une délicatesse exquise. Nanette s'était surpassée, et aux clins d'yeux que M. Pélican lui adressait, quand l'un des convives faisait l'éloge d'un mets, on se persuadait aisément que les succès culinaires de la bonne et fraîche

champenoise n'étaient pas indifférents au maître de la maison, et qu'il existait entre eux une espèce de solidarité pour bien recevoir les étrangers qui venaient s'asseoir à leur table.

—Mais, Messieurs, vous ne mangez pas, s'écria M. Pélican, après avoir présenté une seconde fois à Gonnard et à Surville le plat d'argent où se trouvaient dispersés les reste de la dinde aux truffes, vous ne mangez pas, cela crie vengeance.

— J'ai mangé comme un ogre, dit Gonnard, et, ajouta-t-il en soupirant, je crains même d'avoir trop mangé, car si le moral tue le

physique, le physique aussi tue parfois le moral.

— Monsieur de Surville, cette aile? vous avez mangé comme un moineau.

— Parfaitement obligé, Monsieur, j'ai très bien dîné, et j'ai particulièrement fait honneur à votre volaille qui était exquise.

—Allons, Messieurs, je vois que c'est un parti pris, que vous ne voulez absolument de rien, je n'insisterai plus pour manger, mais parbleu pour boire, c'est bien différent; j'ai là du Chambertin, du Château-Margot et de l'Ermitage, et parbleu nous lui dirons deux mots; mais avant, mes chers con-

vives, je veux fondre la cloche avec vous, je veux savoir ce qui altère si vivement votre moral, pour me servir de l'expression de Gonnard. Voyons, toi, Gonnard sois franc : N'est-il pas vrai que ton duel d'après-demain te tourmente et te gâte l'appétit.

— Mon duel ! dit Gonnard en cherchant par un signe à imposer silence à M. Pélican, mon duel!! Est-ce que j'ai des duels, moi?

— Allons, tu n'as pas besoin de me marcher sur les pieds pour cela, tu en avais un ou plutôt tu voulais en avoir un. Nous pouvons parler devant M. de Surville à cœur ouvert, puisqu'il est regardé dès ce

jour comme un ami de la maison.

— Surville fit une inclination de tête respectueuse.

— Oui, comme un ami de la maison, répéta M. Pélican en lui prenant affectueusement la main, ainsi, comme je le suppose, c'est ton duel qui te jette un peu de noir dans l'âme, et c'est fort naturel.

— Mais point du tout, je suis au contraire.....

— Allons, Gonnard, ne ments pas, interrompit M. Pélican, c'est cela ; Eh bien ! moi j'y ai pensé, je suis allé trouver ton adversaire et les choses se sont passées entre nous deux d'une manière très loyale.

— Quoi ! malgré ma défense, tu

aurais été trouver ce jeune homme!

— Oui, malgré ta défense, j'ai été trouver ce jeune homme; où est le mal là dedans? Je ne me suis pas présenté en négociateur timide, mais en ambassadeur digne et sévère. Je lui ai fait sentir toute la bassesse de son procédé, si, non content de troubler une maison respectable à propos de..... chat, il cherchait encore à y semer le trouble et la zizanie en y envoyant, sous le voile de l'anonyme, d'odieux factums et des épigrammes calomnieuses. Ce jeune homme m'a juré, Gonnard, qu'il n'était pas l'auteur de la diatribe dont tu te plains, et pour m'en donner, pour

t'en donner à toi-même la preuve la plus complète et la plus incontestable, il a consenti à me signer une protestation en bonne forme, la voici, écoute : Je jure sur l'honneur que je suis étranger à la lettre dont M. Sylvestre Gonnard se plaint et que je n'en ai eu connaissance ni directement ni indirectement; je lui renouvelle ici l'assurance de mon profond respect et je le supplie d'accepter de nouveau mes regrets pour la petite scène dont bien involontairement j'ai été l'instigateur. Signé, Adrien Chaumont. Es-tu content, Coucy ?

—Ma foi, Pélican, tu as un talent tout particulier pour venir à

bout des affaires les plus difficiles; dès que ton opinion est que....

— Mon opinion est que tu dois te contenter de ces excuses et que ce jeune homme n'est pas l'auteur du portrait en question. Voilà ton duel tombé dans l'eau, rentre donc dans toute la plénitude de ton caractère et fais honneur à mon petit repas.

— Nanette, rapportez la dinde aux truffes! s'écria Gonnard.

— Bravo! voilà qui est parlé français. A nous deux maintenant, M. de Surville. Regardez-moi bien, là, entre les deux yeux... N'avez-vous pas quelque inquiétude secrète, quelque pensée désagréable?

parlez-moi franchement, allons, vous voyez comme j'agis avec mes amis.

— Je n'ai rien, Monsieur, je vous assure, je n'éprouve en ce moment que le plaisir d'être accueilli par vous avec une si aimable franchise.

— Politesse que tout cela, jeune homme, politesse fort spirituelle; mais je veux savoir le fond de votre pensée.... Voyons, je suis un peu sorcier..., si je devine juste..., aurez-vous la sincérité de m'avouer la vérité?

— Mais, Monsieur, je vous assure que....

— Allons, allons, répondez-

moi *ad rem*, aurez-vous la sincérité de me dire : oui, c'est cela qui me pèse, qui m'occupe, qui me fait de la peine?

— Eh bien oui, Monsieur, puisque cela semble vous faire plaisir.

— Permettez-moi de vous faire quelques questions préliminaires : Mademoiselle Élisa a-t-elle un garçon ou une fille ?

— Un garçon.

— Qu'en ferez-vous?

— Ce qu'un honnête homme fait d'un enfant qui lui est cher, Monsieur, répartit vivement Alfred.

— Très bien ; vous lui donnez donc....

— Mon nom, Monsieur, c'est à-peu-près toute la fortune qu'il aura.

— Encore mieux. Et avez-vous fait choix d'un parrain pour votre petit *populo* ?

— Je vous avouerai, Monsieur, que ma position sociale étant très fausse, je n'ai pas encore osé proposer. . .

— Nous y voilà, s'écria M. Pélican, nous y voilà, jeune homme, voilà l'idée qui vous absorbe et qui vous pèse.... Et bien, mon cher Surville, moi je suis philosophe comme Gonnard, un peu plus que

lui, peut-être ; je méprise souverainement toutes les petitesses du monde, et je me moque de ses Codes, de ses formules et de son étiquette..... Voulez-vous que je sois le parrain de votre fils?

— Ah! Monsieur, que de bontés!

— Répondez-moi, le voulez-vous?

— Pouvez-vous douter un instant de mon assentiment? Ah! Monsieur, vous allez combler de joie ma pauvre Elisa qui se tourmente depuis hier pour trouver un parrain à son enfant : vous me jetez dans un ravissement inexprimable! je ne saurais inventer des

expressions assez fortes pour vous prouver ma reconnaissance.

— De la reconnaissance pour si peu de chose, allons donc, mon cher Surville. Quand vous connaîtrez bien Pélican, vous verrez que son amitié peut être mise à des épreuves beaucoup plus sérieuses. Mais, mes enfans, je ne puis vous dissimuler que je suis content de ma journée; Gonnard, Surville, vous paraissez l'un et l'autre satisfaits, c'est là ce qui me cause un bien vif plaisir. Allons, Gonnard, un verre d'Ermitage: M. de Surville, faites-moi raison avec un verre de Chambertin. Messieurs, à vos santés!

Et l'Ermitage et le Chambertin, et le Château-Margot coulèrent à filets d'or et d'argent dans les coupes de cristal.

— M. Pélican, c'est demain le baptême, dit Surville.

— Demain soit, répartit M. Pélican.

— Et comme, selon le proverbe, ajouta le jeune homme, il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, je compte qu'à l'issue de la cérémonie, vous voudrez bien accepter le dîner modeste d'un officier à demi-solde. Vous n'aurez point d'Ermitage, point de Chambertin, mais un gros Bourgogne coloré; vous ne serez point servi en

vaisselle plate, mais en simple faïence. . .

— Eh ! qu'importe, mon cher Surville, la gaîté d'un repas estelle subordonnée à la couleur des assiettes ou au métal des cuillères? Je n'userais pas de toutes ces somptuosités, si feue ma femme ne m'en avait surchargé. . . Quant au vin, mon cher ami, vous me permettrez, en qualité de parrain, de vous en offrir quelques bouteilles, ce sera le bouquet de l'accouchée, et un si mince cadeau ne se refuse pas.

— J'aurais mauvaise grâce, après avoir accepté tant de choses, de refuser celle-là, Monsieur; votre vin

sera donc le bien-venu. M. Gonnard me fera-t-il également l'honneur d'accepter mon invitation ?

— Comment ! si Gonnard acceptera, sans doute, interrompit M. Pélican, et il vous amènera sa femme, n'est-il pas vrai, Gonnard ?

— Mon ami, pour moi, j'accepte de tout mon cœur, mais ma femme, tu sais comme elle est à cheval sur les mœurs, je craindrais....

— Je vous prie de croire, Monsieur, répliqua Alfred d'un air piqué, que Madame Gonnard ne se trouvera pas chez moi en compagnie suspecte.

— Ne vous fâchez pas, Surville, se hâta de dire M. Pélican ; Gonnard est un sot. Ta femme, mon pauvre Gonnard, a-t-elle besoin de savoir si M. de Surville est marié devant la loi ? Ira-t-elle demander l'extrait de baptême au milieu du repas ? Amène-*la*, amène-la, te dis-je, elle nous amusera : il n'y a rien de si plaisant qu'une prude au milieu d'une douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

— Ma femme n'est point une prude, répartit Gonnard en essuyant sa tabatière à la Charte du revers de sa manche ; mais elle est sédentaire et n'aime guère à sortir de chez elle.... Monsieur, ajouta-

t-il en adressant la parole à Alfred, je suis persuadé de l'honnêteté et de l'urbanité des personnes que vous recevez chez vous : ma femme se ferait un plaisir d'y venir ; mais, je vous le répète, elle sort peu, et elle donne tous ses soins à l'intérieur de son ménage.

— Je n'insiste pas, Monsieur. Mais je compte toujours sur vous.

— Vous pouvez y compter, Monsieur.

Le reste de la soirée se passa en joyeuses libations, et le trio ne se dispersa guère que vers les minuit.

—

CHAPITRE VI.

—

LE BAPTÊME.

Une cérémonie quelconque était toujours une fête pour M. Pélican. Dans les endroits où il y avait quelque chose à voir, à entendre ou à

apprendre, il était dans son élément. La matinée désignée pour le baptême du fils de madame Elisa, était donc pour lui l'annonce d'une journée de jubilation.

A sept heures, il est éveillé, il se rase, il se poudre, il s'adonise: les bas de soie noire, la culotte de satin, l'habit bleu à larges basques, le gilet blanc attendaient dès la veille, sur le dos d'une chaise, le moment si désiré de la toilette. A neuf heures, M. Pélican est paré depuis les pieds jusqu'à la tête, et rayonnant de joie et de santé, il appelle sa bonne Nanette.

—Nanette, Nanette, Nanette!

— Nous v'là, notre maître, qu'est-ce qui vous faut?

— Ton avis, mon enfant... Dis-moi, comment me trouves-tu ?

— Dame, notre maître, je vous trouve bien.

— Là, vraiment, je suis à ton goût.

— Oui, notre maître.

— Et ton goût est bon, ma petite Nanette, je t'assure. Les gens de mon âge, vois-tu, mon enfant, valent mieux que les jeunes gens, nous avons quelque chose de plus gracieux, de plus tendre dans les manières, n'est-il pas vrai, Nanette ?

— Oui, notre maître.

—Et lorsque nous adressons un compliment à une femme, même à une simple villageoise, comme qui dirait toi, Nanette, par exemple, nous y mettons une grâce, une douceur à laquelle il est impossible de résister, n'est-il pas vrai, Nanette?

— Oui, notre maître.

— Et les femmes, Nanette, tu le sais, puisque tu es femme, aiment surtout à rencontrer chez un cavalier, cette fleur d'urbanité qui....

— Oui, notre maître, mais vous me.....

— Ma petite Nanette, je suis content de toi, mon enfant, tu

écoutes avec... docilité.... ce que je te dis..... c'est très-bien, et...

— Oui, notre maître; mais..... notre maître.....

La pauvre fille ne sut pas dans le moment compléter sa pensée, mais M. Pélican étant revenu lui-même de ses imaginations érotiques à des idées plus communes, il lui renouvela l'ordre qu'il donnait habituellement, d'avoir bien soin de la maison.

— Vous sortez donc aujourd'hui pour toute la journée, notre maitre?

— Oui, Nanette, tu sais que c'est aujourd'hui que je suis parrain.

— Et vous ne rentrerez que tard, notre maître ?

— Peut-être à dix heures, peut-être à onze, peut-être à minuit, c'est selon.

— Ah bien ! notre maître, il faut que vous me donniez la permission d'accepter de mon côté une invitation ?

— Une invitation, Nanette, et laquelle s'il vous plaît ?

— Notre maître, c'est aujourd'hui la fête de madame Gadoque, la portière, elle donne une soirée oùsqu'une partie de sa famille doit se trouver, et elle m'a invitée d'y venir avec les autres bonnes de la maison.

— Allez-y, Nanette, allez-y, mais ne descendez pas avant sept heures du soir. Amusez-vous bien, mon enfant, et surtout, soyez sage.

Après cette recommandation paternelle, et une petite embrassade qui l'était beaucoup moins, M. Pélican sortit de chez lui pour se rendre à l'église de Saint-Gervais. C'était là que le jeune néophyte devait être présenté; M. Pélican entra dans l'église, il en fit le tour, il cherche, il regarde, il ne voit personne de connaissance, Alfred de Surville aurait-il oublié que le parrain doit se rendre directement à l'église ? Impossible,

c'est un retard imprévu. Attendons, dit M. Pélican, *in petto*, et il se promène le chapeau à la main dans les bas-côtés de l'église.

Dans une chapelle obscure, décorée de quelques tableaux à moitié déteints par le temps, M. Pélican aperçoit dans un confessional, une vieille femme agenouillée dans l'une des niches du redoutable tribunal, elle paraît écouter et parler tour à tour avec une grande agitation. M. Pélican s'approche machinalement de la chapelle, entre, prend une chaise. Bientôt des paroles arrivent jusqu'à lui, curieux, il rapproche sa chaise, et prête une oreille atten-

tive aux phrases entrecoupées de la pénitente.

—J'ai pris dix-huit bûches, mon père , à mon propriétaire , sa cave ne ferme pas toujours bien, j'ai monté en plusieurs voyages, depuis le commencement de l'année une douzaine de bouteilles de vin, et une cruche de cornichons.

Un silence ou plutôt une mercuriale que M. Pélican ne pouvait pas entendre suivit ce triple aveu. La pénitente continua bientôt , et le nom de Pélican distinctement prononcé, étant sorti de sa bouche, le respectable électeur propriétaire , comme piqué par un taon , se dresa sur ses deux ipieds,

marcha sur ses pointes, et ayant considéré avec attention la tournure de la vieille femme, et ne pouvant plus douter de l'identité de sa tournure avec celle d'une personne qu'il connaissait bien :

— Ah ! ah ! madame Gadoque, s'écria-t-il en renforçant sa voix d'une demi-octave, j'en apprends de belles sur votre compte : voilà donc cette honnête personne, qui se donnait comme le modèle de toutes les portières passées, présentes et futures.... Ah ! vous me volez mes cornichons, et vous êtes dévote.

A cette allocution inattendue de M. Pélican, madame Gadoque, car c'était bien elle en ef-

fet, se retourna, jeta un grand cri et tomba à la renverse. Le confesseur sortit du confessional, le bedeau sortit de la sacristie, le suisse du cabaret, le carillonneur du clocher. Les cris au sacrilège poussés par les gens d'église et répétés en faux bourdon par les donneurs d'eau-bénite et les habitués de la paroisse allaient considérablement compliquer le scandale, et mettre M. Pélican dans une assez critique position, quand, par bonheur, un fiacre d'assez honnête apparence s'arrêta à une des portes latérales; la troupe affamée des mendians d'église se précipita vers les roues du lan-

dau, et M. Pélican resta à lutter avec les employés de la paroisse, *vox populi* s'était essaimé, mais *vox Dei* tenait bon et ne parlait rien moins que d'aller chercher la garde.

Cependant Alfred, suivi de madame Duchamp la sage-femme qui portait le nouveau né, et d'un jeune homme de ses amis, descendirent du fiacre, et entrèrent dans l'église; le premier objet qui frappa leurs yeux fut M. Pélican se débattant encore avec ses persécuteurs. Alfred vola au milieu des combattants, délivra, par raison et par force M. Pélican, et à l'aide de quelques pièces de monnaie, moyen sûr

et immanquable pour rappeler l'ordre dans les cerveaux ecclésiatiques, il renvoya madame Gadoque à sa loge, le suisse au cabaret et le carillonneur à son clocher. La concorde ainsi rétablie, le cortége se mit en marche pour la chapelle des fonts où la cérémonie commençait.

—Le parrain et la marraine ? dit le prêtre.

— Les voici, répondit Alfred en montrant madame Duchamp à M. Pélican.

— Quels noms donnez-vous à l'enfant ? Ici M. Pélican s'approcha par courtoisie de la sage-femme et lui demanda à mi-voix le nom qu'elle se proposait de donner. Madame Duchamp répon-

dit qu'elle s'en rapportait à lui: M. Pélican éleva alors la voix et dit , Polycarpe Phocion.

— Je ne puis répliqua le prêtre, accepter que le premier nom , Phocion n'est pas un nom de saint.

— Phocion n'est pas un nom de saint ,j'en conviens, répliqua M. Pélican , mais c'est un nom de sage , et l'un vaut bien l'autre : d'ailleurs c'est le mien.

— Je ne suis pas ici , Monsieur, répartit le prêtre, pour entendre des discussions philosophiques , je vous fais seulement observer que je ne puis enregistrer ici le nom de Phocion.

— Soit Monsieur , mais il m'est

permis de manifester ici mon étonnement, vous ressemblez à ce commis de la section du Contrat-Social, où je me mariai en 1798...

— Je ne sais, Monsieur, si je ressemble au commis de la section du Contrat-Social qui vous a marié, mais je vous prie de m'indiquer le nom que vous voulez substituer à celui de Phocion.

—Alfred ! s'écria vivement Surville qui craignait avec quelque raison que M. Pélican ne finît par renouveler une scène anssi scandaleuse que celle du confessionnal.

Le reste de la cérémonie s'acheva fort tranquillement. On mon-

ta en voiture pour retourner chez Alfred de Surville, et M. Pélican, dont les nouvelles tribulations n'avaient point altéré la gaîté et la bonne humeur, abrégea le chemin par des saillies de joie qui n'avaient rien de factice. Alfred le présenta à l'accouchée, et la vieille galanterie française qui n'a bientôt plus de représentans parmi nous, aurait retrouvé ce jour-là dans M. Pélican un de ses plus fermes soutiens. Le compliment qu'il adressa à Elisa avait tout le sel de 1777 et toute l'urbanité de l'an dix.

Parlons un peu de mademoiselle Élisa : c'est une jolie fille de

vingt-deux ans qui ne veut en avoir que dix-neuf. Ses grands yeux noirs ombragés de longs cils, un nez grec, sa bouche vermeille ornée de deux lames d'ivoire impriment à sa physionomie, d'ailleurs assez mobile, un caractère tout-à-fait romantique. Mademoiselle Elisa fait partie de ce peuple charmant qui, sous le nom de grisettes, embellit les lucarnes de nos maisons, orne les allées de nos promenades, et par ses grâces enchanteresses, par son laisser-aller séduisant, est parfois le rival et souvent le modèle de ce qu'on appelle dans les monde les femmes comme il faut. Mademoiselle Elisa,

orpheline dès l'âge le plus tendre, avait trouvé dans son activité, dans son amour pour le travail, un honorable dédommagement au défaut de fortune. Elle était même parvenue, par la régularité de sa conduite, surtout par son application, à occuper la première place dans un magasin de modes dans la rue Saint-Honoré. Mais hélas ! L'innocence n'est pas aveugle comme la fortune. Elisa vit Alfred, leurs yeux se parlèrent, leurs cœurs s'entendirent et une feuille de rose devint le gage et le contrat d'une union qui n'avait eu pour témoins que le plaisir et la volupté.

Elisa qui avait reçu de la nature un tact délicat et fin, et qui

puisait une douce éloquence dans la position même où elle se trouvait, remercia M. Pélican avec affection de l'appui que son cœur avait voulu donner à son enfant. M. Pélican ne voulut pas être en reste, et après avoir fait une nouvelle et formidable déclaration de principes et de philosophie, il essaya de prouver que l'opinion publique jugeait souvent avec trop de sévérité des liaisons qui n'ont rien de criminel en elles-mêmes. Il discuta, analysa, résuma et finit par comparer Alfred à Achille et à La Rochefoucault, et Elisa à Briséis et à madame de Lafayette. L'accouchée souriait à cette plai-

sante érudition. Surville riait de tout son cœur, et madame Duchamp, qui connaissait de longue main la faconde parlementaire de son ex-propriétaire, ouvrait une oreille inattentive et tâchait de placer, par-ci, par-là, trois ou quatre paroles que M. Pélican avait la malice d'étouffer presqu'en naissant.

Surville pour célébrer la naissance de son fils, avait rassemblé quelques amis de collége, quelques anciens compagnons d'armes qu'il présenta à M. Pélican. L'honnête bourgeois fut si flatté de ces divers personnages qu'il ne put s'empêcher de dire à l'amant d'Élisa : Mon

cher Surville le proverbe a raison : dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. Il y a long-tems que je n'ai rencontré une réunion aussi complète d'hommes aimables et de braves hommes. Je vous remercie, mon cher Surville, de m'avoir fait trouver avec de telles personnes.

Alfred répondait à cette politesse par des complimens appropriés à la circonstance, quand madame Duhamp, la sage-femme qui remplissait en l'absence d'Élisa les fonctions difficiles de maîtresse de maison, vint annoncer à Surville que le dîner était servi.

— Vous avez trop pressé le dîner, madame Duchamp, répondit Sur-

ville, tout le monde n'est pas arrivé; il nous manque M. Gonnard qui ne tardera sans doute pas à venir.

— Gonnard? interrompit M. Pélican, Gonnard, ne vous avisez pas, mon cher Surville, de l'attendre, je ne connais pas d'homme moins exact que lui, mettons-nous à table et nous l'attendrons en dînant.

— Je n'oserais, M. Pélican, commettre une telle impolitesse.

— Bon, bon, c'est moi qui me chargerai de vous excuser, si toutefois vous avez besoin d'excuse, mais tenez, on sonne, c'est sans doute lui.

C'était en effet M. Gonnard lui-

même qui arrivait tout essouflé et qui, après avoir présenté ses hommages à la jeune accouchée s'empressa de dire à Alfred que Madame Gonnard se serait fait un vrai plaisir de l'accompagner, si un affreux mal de tête survenu depuis le matin, ne l'avait pas contraint de se mettre au lit. Je suis désolé, M. Gonnard, répondit Alfred qu'un contre-temps aussi fâcheux ait empêché madame Gonnard de vous accompagner; témoignez lui de ma part tous mes regrets et dites-lui bien que j'espère être plus heureux une autre fois. Allons, Messieurs, à table.

Toute la société passa dans une salle à manger propre et modeste

où le dîner était servi. Madame Duchamp se mit à la place de la maîtresse de la maison, ayant M Pélican à sa droite et M. Gonnard à sa gauche. Un jeune homme nommé Félix Duval se plaça à côté de M. Pélican : les autres convives se placèrent d'après l'indication d'Alfred qui se réserva la dernière place. Madame Duchamp servit et commença à remplir le rôle dont elle s'était chargée bénévolement.

Les sage-femmes à Paris forment une espèce de corporation qui a ses mœurs, ses habitudes et ses coutumes. Elles sont dans la bourgeoisie de véritables maîtresses de cérémonies : jeunes pour la plupart,

elles portent dans les repas où leur ministère les fait admettre, une gaîté, une aisance et un laisser-aller qu'on chercherait vainement à trouver ailleurs. Médecins en jupons, elle mêlent et souvent d'une manière très-comique le jargon pédantesque de l'école aux saillies érotiques des grisettes: elles possèdent à fond la théorie du plaisir et soit à cause de leurs études primitives, soit à cause de leur fréquentation forcée avec les jeunes étudians, elles y joignent ordinairement la pratique. Rien n'est plus plaisant que de voir ces gentilles bachelières tâter le pouls, signer une ordonnance, prescrire une

saignée, la terrible science d'Hypocrate en passant par leur bouche, perd une partie de ses piquantes épines et en voyant ces inspirées de la déesse Lucine on est tenté de les rendre victimes d'un culte dont elles ne sont que les prêtresses. Les sage-femmes sont presque toutes veuves à Paris, vous voyez rarement sur un tableau mademoiselle..... sage-femme : c'est que, profondément versées dans la connaissance des faiblesses de leur sexe, elles ont senti que le titre de demoiselle, dans une profession si délicate ne serait qu'un mensonge ou une illusion : elles ont préféré la vérité à la poésie de l'enseigne, et c'est en

cela surtout qu'elle sont dignes d'éloges dans ce siècle où chacun veut paraître ce qu'il n'est pas; dans ce siècle où l'ambitieux se donne pour républicain, l'athée pour philosophe, l'escamoteur pour physicien, l'apothicaire pour pharmacien et l'assassin pour brave.

Madame Duchamp, la sage-femme, qui présida au repas d'Alfred de Surville, est une veuve d'une trentaine d'années. Grande, élancée, bien faite, elle se vante d'avoir un joli pied, de belles dents et de beaux yeux, et elle ne ment pas. Son a cent un peu méridional donne à sa conversation quelque chose de piquant et de bizarre qui n'est

pas quelquefois sans agrémens. Aimant la dissipation, le bal, la parure et les délassemens que donnent la fortune, quelques mauvaises langues avaient prétendu qu'elle était allé se loger dans la maison de M. Pélican dans l'intention de conquérir le cœur de son propriétaire. Le succès n'avait pas répondu à son attente aussitôt qu'elle le désirait; car elle n'y était pas restée plus de six mois, et elle avait été porter ailleurs, comme le célèbre Ginès de Passamont, de l'immortel Cervantes, ses marionnettes, son singe et son tableau.

Les médisans pourraient au reste avoir rencontré juste, car il régnait

dans les dialogues qui se succédaient entre madame Duchamp et son ancien propriétaire une espèce d'à-creté qui sentait au moins le désappointement de l'un et la froide indifférence de l'autre.

— Eh bien, madame Duchamp, dit M. Pélican, vous avez donc quitté définitivement ma maison? J'ai vu enlever votre tableau ce matin, il ne reste plus rien de vous dans ma maison, si ce n'est le souvenir de votre trop court passage.

— Mon Dieu oui, M. Pélican, et ce n'est pas sans peine, je vous assure, car j'étais déjà faite à votre

bicoque depuis six mois que j'y demeurais.

— Il ne tenait qu'à vous d'y rester, madame Dubcamp.

— M. Pélican, je n'aime pas les couvens.

— Je le conçois, mais ma maison n'est point un couvent.

— Comment ! la porte tous les jours fermée à minuit ? être obligé, quand on va au bal, de mettre une portière dans sa confidence... c'est une horreur! C'est une inquisition ! Non, jamais, au grand jamais, M. Pélican, je ne voudrais me soumettre à une pareille torture.

— Doucement, belle dame,

doucement. Ne trouvez pas mauvais une mesure d'ordre qui devrait être établie dans toutes les maisons honnêtes de Paris. Minuit? mais, mon Dieu, c'est une heure fort honnête pour rentrer chez soi ou pour en faire sortir ceux qu'on y reçoit. Dans votre profession, sachez-le, Madame, dans votre profession qui est une profession de discrétion et de silence, vous auriez dû mieux qu'une autre accepter avec reconnaissance la constitution de ma maison.

— La liberté, M. Pelican, la liberté, je ne connais que cela.

— Et moi aussi, Madame, j'aime la liberté, mais je l'aime avec l'or-

dre; car la liberté sans l'ordre, vous savez comment on l'appelle.

— M. Pélican, votre réflexion est offensante.

— Nullement, belle dame, elle n'est que juste.

— Monsieur, j'aime le bal, les assemblées, les réunions, j'aime le bruit, le fracas, les fêtes; je vois bien que nous n'aurions jamais pu vivre en bonne intelligence comme voisins.

— Comme voisins, c'est possible belle dame; mais comme mari et femme, si le ciel nous eût formés l'un pour l'autre, je vous proteste que si.

— Impossible! Monsieur.

— Très possible ! Madame.

— Bah !

— Je vous aurais bientôt dégoûtée de toutes ces réunions, de toutes ces assemblées ; car une femme, une femme comme vous, une femme honnête, est-elle bien prudente de se livrer aveuglément à toutes ces foules de divertissements qu'on lui jette à la tête ? non, non, sans doute.

—Vous feriez de la tyrannie ?

— J'en serais incapable.

— Vous emploieriez des moyens violens ?

— Pas un seul ; ma raison me suggérerait ce qu'elle m'a déjà suggéré il y a plus de vingt ans lorsque j'épousai ma femme.

— Dis donc le moyen que tu as employé pour guérir ta femme de la manie des bals et des assemblées, dit Gonnard.

La société invita M. Pélican à raconter cet épisode de sa vie.

— Comme mon moyen pourrait servir par la suite à quelques-uns d'entre vous, Messieurs, je ne me ferai pas prier pour vous le communiquer. Je tâcherai de vous retracer les faits avec le moins de mots possible.

« Il y avait à peine deux ans que j'étais marié, j'avais vécu avec ma femme dans la plus douce et la plus charmante solitude, lorsque je m'aperçus tout-à-coup qu'un changement total s'était opéré dans

son caractère. Cette femme qui, pendant deux années entières, s'était fait une loi et un plaisir de partager tous mes délassements, de partager toutes mes récréations, s'éloigne tout-à-coup du foyer où nous avions passé des heures si délicieuses, des moments si fortunés : elle court, elle se lance dans le tourbillon du monde, et quel monde grand Dieu!! si elle n'avait choisi ses maisons de dissipation que dans sa famille, que dans nos amis, mes reproches eussent été déplacés, mais loin de là, c'était et sa famille et ses amis qu'elle voyait le moins souvent : ma maison était inondée de figures étrangères, et chaque

matin, le portier apportait à Madame des douzaines de lettres d'invitation envoyées à l'épouse de M. Pélican par les derniers polissons du quartier, qui voulaient se donner les tons d'offrir des bals avec quatre quinquets, un violon galeux, trois bouteilles d'orgeat et une voie d'eau. Ma sagacité saisit sur-le-champ toute la portée d'une pareille conduite : si je veux user de mon influence comme époux et comme ami, me dis-je, nul doute que je n'obtiendrai rien ; on fera peut-être, au contraire, naître de nouvelles fêtes, de nouveaux rendez-vous, pour établir une opposition systématique à mes volontés; usons

de ruse et tâchons d'arrêter le mal dans sa source. J'avais dans ce temps-là un domestique fidèle et dévoué, je le fais un matin venir dans mon cabinet ; Gaspard, lui dis-je, j'ai toujours reconnu en toi un zèle et une intelligence rares, je vais te confier une mission dont je te laisserai à deviner les résultats; Voici de l'or, en voici beaucoup; tu vas louer un appartement dans le quartier de Paris que tu voudras ; une fois installé, tu te lieras avec les exécuteurs des jugements criminels du département et des départements circonvoisins ; lorsque tu seras arrivé au degré de familiarité que tu jugeras néces-

saire pour la réussite de notre manœuvre, tu inviteras tous ces hommes à un bal dont tu feras les honneurs, sous le masque pour n'être pas reconnu, et tu ne manqueras pas d'y inviter ma femme, tu entends ? pars et réussis, que je n'entende plus parler de toi jusqu'au jour où ce que j'ai de plus cher au monde sera rendu à mon amour.

Mon homme partit, et il y avait déjà un mois qu'il avait quitté le logis ; le carnaval touchait à sa fin, lorsque madame Pélican entra un matin radieuse dans mon cabinet tenant une lettre à la main. — Mon ami, me dit-elle, je me désespérais depuis quelques jours de n'avoir

point d'invitation de bal pour le dimanche gras, et en voici une qui me tombe du ciel, c'est un chevalier de Saint-Elme, probablement un émigré nouvellement rentré en France, et que j'aurai vu au bal des *Victimes* qui m'envoie cette invitation, viendrez-vous avec moi, mon ami? — Vous savez, ma chère moitié, lui répondis-je, que depuis long-temps, ou du moins que depuis six mois nous n'avons plus les mêmes plaisirs, ainsi donc, vous ne pouvez pas compter sur moi; vous aimez aujourd'hui, je ne dirai pas le faste ni les pompes du monde, mais le bruit, le dévergondage de ce que vous voulez-bien appeler

la société; moi je n'ai changé ni de goût, ni de plaisirs, je chéris toujours la solitude, les plaisirs simples et tranquilles, et surtout vous, ainsi vous voyez que je ne suis pas changé.

Ma femme fit la moue, mais elle alla au bal et improvisa à son retour le plus grand éloge et du luxe qui régnait dans cette réunion, et de l'amabilité des danseurs qui tous lui avaient témoigné le plus vif désir de lui faire la cour. — Voyez-les, lui dis-je négligeamment, mais voyez-les tout autre part qu'ici; car je prétends bien, tout disposé que je suis à vous laisser amuser comme vous l'entendrez, ne pas transfor-

mer ma maison en succursale de l'arche de Noé. Elle me fit une réponse sèche mais mon plan était dressé et il n'était pas encore temps de parler.

Les devoirs de ma place me forçaient de faire souvent de petits voyages dans les départements limitrophes. J'engageai Madame Pélican à venir avec moi ; elle aimait à voyager ; elle accepta mon offre avec plaisir et nous partîmes.

Nous allons à Melun. On marquait un homme sur l'échafaud, la foule entourait le funeste théâtre. Notre voiture est obligée d'aller au pas. Ma femme jette un regard sur le patient, sur le bou-

reau ; elle pousse un cri et s'évanouit.

Je feins alors de prendre le change sur son évanouissement ; je lui dis que la société, pour exister, a besoin de châtier et de punir ; que c'est une nécessité absolue de civilisation . . . Elle se console en effet, mais elle paraît inquiète et agitée.

Nous arrivons à Fontainebleau, vingt-quatre bandits étaient au pilori, et un homme en gilet rouge gardait la proie du bagne. Ma femme a moins de frayeur ; mais elle perd tout-à-fait contenance, quand ses regards se rencontrent

avec ceux du gardien des voleurs, qui lui ôte son bonnet.

Elle m'entraîne, je résiste; elle me supplie enfin de lui épargner un si triste spectacle, et je finis par y consentir.

Nous allons à Versailles; cette fois un échafaud était dressé, un échafaud de mort! Sous prétexte de voir et de visiter la ville, je fais passer ma femme à l'heure fatale devant le hideux instrument: tout était fini; mais un jeune homme, dont les mains sanglantes attestaient le funeste métier, saute à bas de l'échafaud, pour suivre le cadavre qu'il vient de faire, et glisse à l'oreille de madame Pélican un

discret : J'ai l'honneur de vous saluer.

C'était là le dénouement que j attendais. Madame, dis-je à ma femme, dont les traits renversés, dont la figure pâle et effrayée décélaient la terreur, il faut avouer que vous avez de singulières relations, car ne pensez pas que je sois aveugle et dupe de vos évanouissements, j'ai tout remarqué. Vous connaissez le bourreau de Melun ; nous allons à Fontainebleau, vous connaissez le bourreau de Fontainebleau ; nous voici à Versailles, et vous vous trouvez encore en pays de connaissance. Parbleu, je regrette bien de vous avoir

accompagnée dans vos promenades, car sans moi, peut-être, vous renouvelleriez plus amplement connaissance avec ces aimables personnages. J'ai peu de préjugés, vous le savez, ou plutôt je n'en ai pas; mais, pourtant, je dois avoir ceux de ma place et de ma positition sociale; faites-moi le plaisir, désormais, de choisir autre part que parmis les roues et les gibets des cavaliers servants. Dansez, si vous voulez, avec tous les garçons de boutique de la capitale; walsez, puisque tel est votre bon plaisir, avec tous les tambours-maîtres de la garnison de Paris; mais, pour Dieu, ne vous avisez plus de choi-

sir des bourreaux pour cavaliers. Tous les goûts sont dans la nature; j'en conviens; mais celui-là est par trop singulier, et il importe à mon intérêt et à ma moralité que vous n'y donniez pas d'autre suite.

Cette leçon était cruelle, je ne saurais le nier; mais elle porta des fruits bien doux. Ma femme, honteuse d'avoir cédé à des désirs extravagans, me demanda instamment pardon des sujets de chagrin qu'elle m'avait donnés; elle me jura qu'elle ne prendrait plus qu'avec moi les délassements qui conviennent à une femme qui sait se respecter et qui veut être estimée, et elle a tenu parole : nous

avons vécu ensemble vingt années, et je puis dire, sans craindre d'être démenti, que ces vingt années ont été pour elle comme pour moi vingt années de bonheur et de félicité.

— Vous êtes un monstre, s'écria Madame Duchamp!

— Vous êtes un sage, dit en même temps Alfred.

— Il a beaucoup risqué, ajouta Gonnard, le moyen n'aurait pas réussi avec toutes les femmes.

— Comme on connaît les saints on les adore, répliqua M. Pélican. Avec une femme moins bonne, moins sensée que ma femme, j'aurais agi autrement; mais je persiste

à croire que je serais parvenu par une autre voie à obtenir les mêmes résultats.

Mais assez de conversations sérieuses comme cela, ajouta M. Pélican, je tiens aux anciens usages, et je crois qu'à la fin d'un bon repas la chanson comme le café sont de première nécessité. Êtes-vous de mon avis, M. de Surville?

— Il doit le partager Monsieur, répartit le jeune Félix Duval, car Surville s'amuse quelquefois à composer des chansons, et il réussit à les faire passables.

— En ce cas, mon compère, reprit aussitôt M. Pélican, vous

allez commencer par une chanson de votre cru, mon tour viendra ensuite. Gonnard nous cherchera dans son vieux répertoire quelques vieux couplets de Favart ou de l'abbé de Voisenon, et Madame Duchamp nous régalera de quelques romances chevaleresques.

—J'aurais mauvaise grâce de me faire prier pour chanter une de ces bagatelles auxquelles je n'attache qu'une chétive importance, répartit Surville, et pour vous convaincre de mon obéissance, je commence. Ce n'est point une chanson, c'est simplement une

boutade à peu près rimée sur un air de la *Fête du Village voisin.*

Assez longtemps j'ai regretté Bellone,
Assez long-temps j'ai cherché les amours,
L'âge m'apprend qu'on ne peut pas toujours
Orner son front d'une couronne.
Adieu gais combats,
Trop joyeux ébats!
Désormais ici mon cœur vous abandonne,
Fuyez doux baisers;
Avec les lauriers,
Partez sur-le-champ,
Abandonnez le camp..
Sexe trop volage en abjurant ta foi,
Du bonheur enfin je connaîtrai la loi.

— Voilà de la misanthropie toute pure, se prit à dire M. Pélican.

De l'habitude, hélas! quelle est la force!
Mon cœur soupire en brisant son lien.

Quoi ! dans mon âme il ne restera rien,
Quand j'aurai signé ce divorce ?
A moi doux flacons,
Verres et chansons,
Contre ma douleur prêtez-moi votre amorce.
Fils du vieux Nectar
Mulsaut et Pomar,
Rougissez ces bords
De vos filets d'or ;
Avec vous le cœur doit chérir ses loisirs,
Avec vous les sens ont conquis des plaisirs.

— Celui-ci, à vous dire le vrai, n'est pas d'une force merveilleuse, grommela Gonnard.

— Tais-toi donc, imbécile ! s'écria M. Pélican, un soldat n'a pas la prétention de vouloir se faire des rentes avec des rimes.

Alfred continua :

Mais par malheur l'ivresse n'est qu'un songe,
Et la raison reprenant tous ses droits,
Vient aussitôt, me rangeant sous ses lois,
Me rendre au chagrin qui me ronge.
Vins semés de fleurs,
Ah ! coulez ailleurs.
Au sein de l'étude il faut que je me plonge.
Corneille et Boileau,
Voltaire et Rousseau,
Pascal, Poquelin
Et toi Jean le divin !
Soyez les seuls Dieux que j'adore ici-bas,
Que la mort enfin m'enlève entre vos bras.

— Celui-là est le moins mauvais de tous, dit l'aristarque Gonnard, tandis que les applaudissemens de l'amitié se mêlaient au choc des verres.

— Messieurs, reprit M. Pélican, je vais vous chanter la Tentation

de Saint-Antoine, c'est un peu vieux, c'est du Sédaine, mais c'est du bon, et le couplet de la fin trouvera sa véritable application dans la personne de notre aimable hôtesse qui brille par son absence. Allons, Messieurs, ferme sur les refreins, je vous prie.

Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ;
Quel bruit....................

— Madame Gonnard ! annonça la domestique.

Toute l'assemblée se leva, et une femme de cinq pieds six pouces, rouge comme un coq, raide comme un poisson, grasse comme une latte, entra dans l'appartement avec l'a-

plomb et la tournure d'un sergent de sapeurs qui défile à la parade.

— C'est vous que je cherche, M. Gonnard, s'écria-t-elle d'une voix rauque, c'est vous que je cherche !

FIN DU TOME PREMIER.

